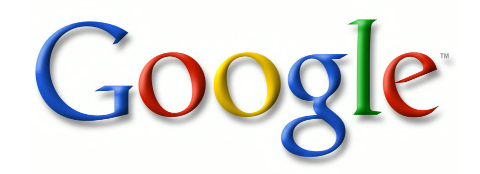
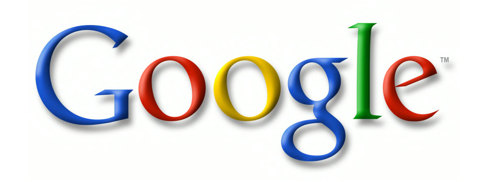
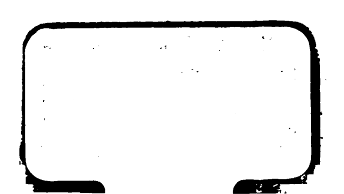







FAVENTIBUS ASTRIS
GEORGES HEILBRUN



LIVRES

DU

BOUDOIR

DE LA REINE

MARIE-ANTOINETTE

Catalogue authentique et original publié pour la première fois, avec préface et notes

Par Louis LACOUR



PARIS

J. GAY, ÉDITEUR

Quai des Grands-Augustins, 41

MDCCCLXII

LIVRES DU BOUDOIR

de

MARIE-ANTOINETTE

Tiré à 317 exemplaires numérotés de 1 à 317.

2 sur peau vélin,
15 sur papier de Chine,
300 sur papier de Hollande.

N° 78

4951 — Paris, imp. Jouaust, père et fils.

LIVRES
DU
BOUDOIR
DE LA REINE
MARIE-ANTOINETTE

Catalogue authentique et original publié pour la première fois avec préface et notes

Par Louis LACOUR



PARIS
J. GAY, ÉDITEUR
Quai des Grands-Augustins, 41

PRÉFACE



I. — LE BOUDOIR.

De tout temps les femmes du monde ont eu leurs petits appartements, retraites mystérieuses dont la légende a fait le théâtre des désordres élégants et du vice quintessencié. Au moyen âge, ces asiles du plaisir et de l'amour s'appelaient ora

toires : un même élan y confondait le mysticisme et la galanterie. Les siècles suivants leur donnèrent le nom de cabinets, expression générale, insignifiante, inventée par l'hypocrisie. La Régence créa les boudoirs, ou plutôt les cabinets devenus des boudoirs datent de ce moment. Mais comment l'action si maussade que représente le verbe bouder a-t-elle pu devenir l'origine d'un mot qui offre aux imaginations un sens aussi différent? A cela il n'est qu'une réponse, tirée de l'histoire des vices de messieurs les roués. Et toutes les fois que les hommes iront chercher des plaisirs nouveaux loin de la société des femmes, ils ne devront pas s'étonner lorsque, revenus à des sentiments moins extranaturels, ils trouveront boudeuses au fond de leurs appartements celles qu'ils auront trop longtemps dédai-

gnées. Quoi qu'il en soit, le mot boudoir fut accepté sans conteste, et il devint de mode de faire du boudoir la chambre la plus coquette et la mieux ornée. Les palais en eurent d'admirables — et de bizarres. Chez le comte d'Artois, chez le duc d'Orléans, c'étaient de petites retraites enjolivées avec la fantaisie la plus extravagante, — pour ne pas dire plus.

Cependant, vers la fin du siècle, le boudoir tendait en général à se moraliser. De Paulmy, dans son *Manuel des châteaux* (1779), ne signale dans les habitations de son époque que trois pièces ou appartements importants : le salon, qui sert de centre aux jeux et aux plaisirs; le théâtre et le boudoir. Mais le boudoir n'est pas, selon lui, un réduit secret et voluptueux; c'est bien aussi le cabinet d'étude et de travail, cabinet retiré il est

vrai, et par cela plus propre aux occupations sérieuses auxquelles il est destiné. Dans son esprit même les mots boudoir et bibliothèque sont presque devenus synonymes, et ce rapprochement de deux expressions en apparence fort différentes nous montre à quel point l'esprit du boudoir s'était modifié et avait pris de gravité aux approches de la Révolution.

Parmi tous les palais royaux, celui de Versailles fut le dernier peut-être où la souveraine put se créer un boudoir. La sévère et superbe étiquette de Louis XIV continuait à faire porter ses lourdes chaînes aux maîtres comme aux courtisans. Sous ces hauts lambris élevés pour le faste et la représentation, le faible Louis XVI subissait la loi commune; mais son épouse, plus soucieuse de sa liberté, inventa les petits appartements. Là le boudoir eut

sa place. Ce fut, pendant la première partie de la vie politique de cette princesse, son domaine favori. Reine du boudoir entre toutes les reines, elle prenait plaisir à oublier le poids de son autre couronne, — oubli qu'elle paya si cher.

Dans les petits appartements, Marie-Antoinette recevait sans un ennuyeux contrôle les amis de son choix et les femmes dont elle aimait le service. « Les moments de représentation l'ennuyaient tant, remarque un de ses heureux favoris (Besenval), qu'en quelque occasion que ce fût et même lorsqu'elle tenait sa cour, les gens qui voulaient des égards pour leur rang, leur mérite ou leur considération n'étaient pas seulement aperçus. »

Une femme spirituelle, Mme la comtesse de Bradi, parlant dans une encyclopédie du mauvais sens retenu par le mot

boudoir, écrivait il y a quelques années : « On montrait, avant 1789, dans les petits appartements de Marie-Antoinette, une pièce que l'on nommait boudoir de la reine; mais cette princesse désignait-elle ainsi ce cabinet? Ou, étant étrangère, employait-elle cette expression sans en connaître l'origine et sans se douter de toutes les idées qui s'y rattachaient? » Il est certain, — et le document que nous publions ne laisse aucun doute, — que pour Marie-Antoinette son boudoir lui était bien connu sous ce nom, et nous nous étonnons que Mme de Bradi ait pu douter un instant que la reine de France n'ait pas eu dans tous ses châteaux la petite retraite alors à la mode et sans laquelle un appartement eût passé pour incomplet. Mais qu'il y a loin du fait d'avoir usé de cette petite chambre à

l'accusation d'en avoir mésusé! — Ce n'est pas nous qui la formulerons.

La partie retirée des petits appartements de Versailles qui formait le boudoir de Marie-Antoinette avait été occupée avant cette princesse par le service de Marie Leczinska, puis par mesdames de Pompadour et du Barry. Ce boudoir existe encore dans son dernier état. Les boiseries sculptées et dorées sont un chef-d'œuvre d'ébénisterie et rappellent le goût et les profusions des maîtresses de Louis XV.

Marie-Antoinette avait aussi un boudoir à Fontainebleau; elle en avait même deux, qui sont aujourd'hui encore les plus gracieux spécimens de l'art de l'ornementation intérieure à son époque. Mais, quoique son chiffre y brille incrusté dans l'acajou massif, ce n'est point à

Fontainebleau que s'est fixé son souvenir. Nous le retrouvons partout à Versailles, son habitation préférée avant Saint-Cloud, celle où se sont passées tant de scènes de son existence frivole, qu'elle effeuillait, jolie femme sans souci, dans l'entraînement de la coquetterie et du plaisir.

Mais rentrons dans le boudoir seulement pour l'objet spécial que nous nous sommes proposé d'étudier, c'est-à-dire la bibliothèque dont il était orné.

On a vu plus haut que Paulmy avait fait d'une bibliothèque l'un des meubles les plus essentiels du boudoir. Une dame qui lui écrit ou qui est censée lui écrire représente ainsi son boudoir idéal :

« La seconde pièce de mon château qui me sera chère sera ma petite bibliothèque, tenant d'un côté à mon salon et

de l'autre à ma chambre à coucher, mais ménagée cependant de façon qu'elle ne sert de communication nécessaire ni à l'un ni à l'autre. C'est cette pièce favorite que je veux meubler. L'on y voit deux corps de tablettes, et au milieu d'elles un enfoncement ou espèce de niche occupée par un sopha ou ottomane garnie de coussins : c'est là que je ferai mes lectures, et même que j'en raisonnerai avec ceux que j'estimerai assez pour leur communiquer mes réflexions. On trouve encore *dans ce charmant boudoir* deux autres corps de tablettes, l'un coupé par une cheminée et l'autre par une glace et une table pour écrire, avec beaucoup de tiroirs et de secrets. Toutes ces tablettes sont prêtes à recevoir des livres; mais quels livres peut-on placer à la campagne dans une bibliothèque de cette espèce, si

ce ne sont des romans? Je n'en peux prêter et faire lire que de ce genre aux dames qui viendront chez moi. » La fin de la même lettre nous donne des détails intéressants sur le nombre et le choix des romans qui devaient composer la bibliothèque d'un boudoir. « Je voudrais savoir au juste, ajoute la correspondante, à quoi m'en tenir sur les romans, et avoir un choix tout fait d'un certain nombre, qui puisse m'occuper et me divertir tous les matins, et quelquefois les soirs, pendant quatre ou cinq mois de l'année. L'on m'a assuré que vous connaissiez le mérite de ces sortes d'ouvrages, comme celui de beaucoup d'autres; ainsi je n'ai qu'à vous dire la quantité qu'il m'en faut, pour que vous me les choisissiez. On m'assure qu'en comptant chaque volume in-8 et in-12 (car je n'en veux

pas d'autre format) à huit pouces de hauteur, l'un portant l'autre, et à un pouce et demi d'épaisseur, j'ai dans mon boudoir de quoi contenir six cents volumes. Envoyez-m'en, s'il vous plaît, promptement le catalogue, afin que je les fasse acheter et relier... Je vous demande des romans, tous différents les uns des autres, dont quelques-uns intéressent mon cœur par la beauté des sentiments, les autres attachent mon esprit par l'enchaînement et la singularité des faits, me plaisent par l'élégance et la pureté du style, ou me fassent rire. » L'auteur des Mélanges répond à la dame anonyme : « J'ai fait le choix que vous me demandez de six cents volumes, qui peuvent obtenir la préférence pour garnir les tablettes de votre *boudoir*. » Ainsi, pour lui aussi, les livres sont un des ornements

indispensables du boudoir, et il s'empresse de les indiquer. « Ces livres se trouvent presque tous aisément chez les libraires de Paris, ou se vendent tous les jours aux inventaires .. Vous aurez pour cent louis la garniture la plus intéressante d'un *boudoir littéraire et romancier.* »

Pour se conformer au goût général, la reine de France, qui possédait déjà une bibliothèque officielle, en fit placer dans son boudoir une moins importante et bien appropriée aux dispositions d'esprit qui la conduisaient en ce lieu d'abandon et de repos.

Mais, avant d'ouvrir les deux intéressantes armoires et de feuilleter les livres qui couvrent leurs rayons, cherchons l'homme par la volonté duquel elles ont été remplies, qui a présidé au choix de

tous ces ouvrages. Tant vaut le bibliothécaire, tant valent les livres. Et le bibliothécaire intime de Marie-Antoinette est le personnage qui a peut-être exercé le plus d'influence sur l'âme expansive de cette jeune femme.





II. — LE GÉNIE FAMILIER DU BOUDOIR.

On était en 1769. Le mariage du Dauphin de France avec l'archiduchesse d'Autriche venait d'être décidé; l'impératrice demanda au roi Louis XV un ecclésiastique capable de mettre la jeune princesse au courant des usages de la cour, en même temps qu'il la perfectionnerait dans la langue française.

Précédemment, Marie-Antoinette avait eu pour lecteurs les comédiens Aufresne et Sainville. Ils avaient commencé à l'initier à l'art du chant et à la diction

juste; mais la société de ces messieurs n'avait pas été du goût du moral Louis XV. Les comédiens durent céder la place à un conseiller de meilleur choix.

Le duc de Choiseul, alors premier ministre, qui devait s'attendre à être consulté, ne le fut pas. On remit entre les mains de l'évêque de Limoges la recherche de cet homme rare. Plusieurs s'offrirent qui furent repoussés; plusieurs furent élus qui n'acceptèrent pas. Monseigneur de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, trouva l'heure favorable pour l'un de ses favoris, l'abbé Vermond, docteur en Sorbonne et bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine. Il le proposa et le fit accepter. Affaire d'un moment, fortune de toute une vie. L'esprit du nouveau venu était excellent

— au point de vue actuel; les philosophes le comptaient parmi leurs partisans, et les tendances nouvelles pouvaient se féliciter de voir donner un tel parrain à une princesse qui allait régner sur la France.

Nous ne savons pas quels avaient pu être les titres de l'abbé Vermond au gouvernement de la bibliothèque Mazarine. Les historiens de cet établissement, Petit Radel et A. Franklin, et les milliers de pamphlétaires qui surgirent contre lui lorsque sonna le glas de la monarchie, se taisent sur son origine; M. A. Franklin lui-même, dont l'excellent ouvrage est plein de si curieuses recherches, n'a rencontré sur son compte, dans les archives de l'État et dans celles de la bibliothèque Mazarine, que des documents insignifiants. Notons seulement

que ce fut sous son administration que Sylvain Maréchal (qui depuis!...) obtint le titre d'attaché à la bibliothèque.

Quant aux circonstances qui avaient pu rapprocher l'abbé Vermond de l'archevêque Loménie de Brienne, il n'est pas difficile à un bibliographe de les conjecturer : un amour commun pour les beaux livres. — Cette passion est quelquefois le point de départ d'amitiés durables.

Nos lecteurs connaissent mieux Loménie le bibliophile que Loménie le ministre; le premier travailla pendant de longues années à se former la belle bibliothèque dont il fut obligé de se défaire au commencement de la révolution pour payer ses dettes; il fut l'ami et le protecteur de Laire, son bibliothécaire et son collaborateur, et n'oublia jamais les intérêts d'une science à laquelle, dans sa

disgrâce, il demanda plus tard des consolations. L'abbé Vermond, en qualité de bibliothécaire, avait pu trouver bien des secrets pour aller au cœur de Loménie. N'avait-il pas suffi qu'il le promenât en ami des livres au milieu des splendeurs de la belle collection dont la garde lui était confiée, qu'il lui communiquât quelques rares ouvrages et quelques notes d'érudit ?

Mais, quoique bibliothécaire et philosophe, Vermond était ambitieux, et ce vice, en égarant l'esprit du maître, détourna aussi celui de l'élève de la voie droite qu'elle était encore incapable de se tracer. Au lieu d'inspirer à Marie-Antoinette le souffle vivifiant de l'esprit moderne, dont au fond il était animé; de lui représenter l'état et les besoins vrais du pays qu'elle allait gouverner, et

qu'aussi bien que personne il pouvait connaître, Vermond, dans la crainte puérile de froisser une princesse pour laquelle il s'était, dès le premier jour, épris d'une affection respectueuse; Vermond, disons-nous, s'abaissa au rôle de flatteur. Il ne s'en départit jamais (1). Amis

(1) « Il avait établi son influence sur la reine dans l'âge où les impressions sont le plus durables, et il était aisé de voir qu'il n'avait cherché qu'à se faire aimer de son élève et s'était très-peu occupé du soin de l'instruire. On pourrait l'accuser même d'avoir, par un calcul adroit, mais coupable, laissé son élève dans l'ignorance. Marie-Antoinette parlait la langue française avec beaucoup d'agrément, mais l'écrivait moins bien. L'abbé de Vermond revoyait toutes les lettres qu'elle envoyait à Vienne. La fatuité insoutenable avec laquelle il s'en vantait dévoilait le caractère d'un homme plus flatté d'être initié dans les secrets intimes que jaloux d'avoir rempli dignement les importantes fonctions d'instituteur. » Mme Campan, *Mémoires*.

et ennemis des derniers princes de Bourbon doivent flétrir un pareil caractère, qui contribua plus qu'aucun autre à placer en hostilité le peuple et le roi et à envenimer les causes de la Révolution.

Dès l'abord il s'était constitué le vassal de Marie-Thérèse. Quelques avances de l'impératrice avaient suffi pour le gagner. Marie-Thérèse, l'ayant rencontré chez sa fille, lui demanda s'il avait formé quelques liaisons à Vienne : « Aucune, Madame, répondit-il : l'appartement de Madame l'archiduchesse et l'hôtel de l'ambassadeur de France sont les seuls lieux que doive fréquenter l'homme honoré du soin de l'éducation de la princesse. » Un mois après, Marie-Thérèse ayant reçu la même réponse à la même question, lui envoya l'ordre de se rendre tous les soirs au cer-

cle de la famille impériale. L'abbé Vermond, qui n'avait encore approché d'aucun prince, fut enivré de cet accueil. En peu de temps il devint des plus chers à l'impératrice, qui le rangea parmi les Français sur lesquels elle pouvait le plus compter, marquant à sa fille, lorsqu'elle partit pour la France, dans une liste qui nous a été conservée, qu'elle devait lui donner en toute occasion des preuves de « reconnaissance et d'attention. » Bientôt Vermond n'admira plus que les usages de la cour de Vienne.

C'est à ce travers d'un esprit faible que Marie-Antoinette dut de respirer pendant tout son règne l'atmosphère des idées autrichiennes. Vermond ne cessa de l'encourager à tourner sans cesse, comme vers un palladium, les yeux vers son berceau. On l'accuse d'avoir pris la plus

grande part à la révolution qui s'opéra dans l'étiquette par la volonté de la jeune reine, révolution qui, calquée sur les coutumes de la cour de Vienne, aigrit tant d'esprits à Versailles. Nombre de familles enrichies dans les charges de la cour, voyant s'écrouler l'aristocratique édifice de leurs prétentions et de leurs espérances, se firent le centre des cabales qui dépopularisèrent une princesse que la voix publique avait accueillie avec faveur à son arrivée dans sa nouvelle patrie. Il est certain que Vermond doit assumer une part de responsabilité dans les calomnies qui accablèrent la reine vers cette époque. Ses intrigues avec le gouvernement d'Autriche, par l'intermédiaire du comte de Mercy d'Argenteau, ambassadeur de l'empire auprès de Louis XVI, ont laissé de profondes traces.

L'abbé Vermond ne se fit guère connaître des courtisans qu'après la mort de Louis XV : il resta leur ami jusqu'à ce moment, flattant leurs goûts, se faisant même parfois humble et petit devant eux. Mais du jour où Louis XVI partit pour Choisy, où Marie-Antoinette devint la reine, il montra qu'il ne fallait plus voir en lui le précepteur d'une dauphine, mais le conseiller intime d'une des plus grandes souveraines de l'Europe. Toutefois ses premières tentatives ne réussirent pas. Le duc de Choiseul ne fut pas rappelé d'exil comme il en formait le vœu, et comme la reine elle-même le désirait tant. Cet échec fut sensible à cette princesse, car elle s'en plaignit hautement à des fonctionnaires subalternes, et entre autres au beau-père de Mme Campan, fournissant par cette démarche à l'abbé

Vermond l'occasion d'affirmer hautement sa puissance. Celui-ci, le lendemain, se présenta devant M. Campan, et, le reprenant vivement : « Vous ignorez, Monsieur, lui dit-il, que, la jeune reine m'ayant fait l'aveu de l'entretien qu'elle eut hier avec vous, j'ai dû, comme ami, lui faire les représentations les plus sévères sur le tort qu'elle avait eu de vous communiquer les détails qui sont à votre connaissance. Je viens, en ce moment, vous annoncer que, si vous continuez à profiter de la bienveillance de votre maîtresse pour vous initier dans les secrets de l'État, vous aurez en moi l'ennemi le plus prononcé. *La reine ne doit avoir ici que moi pour confident des choses qui doivent être ignorées.* »

Ainsi, dès les premières heures du règne, Vermond faisait franchement con-

naître ses prétentions et n'en dissimulait pas l'étendue. Bien imprudent s'il n'eût pas été sûr de la constance de celle qu'il voulait dominer. Il avait d'autant plus besoin de la protection de la reine, que celle du roi lui faisait absolument défaut. Étant dauphin, Louis n'avait pas eu de rapports avec l'abbé Vermond; il lui avait fait sentir toute l'antipathie qu'il éprouvait pour un homme que ses relations avec les encyclopédistes avaient fait parvenir. Il ne lui avait jamais parlé, et, par occasion, n'avait répondu à ses questions que d'un mouvement d'épaules. L'abbé, pour s'assurer que sa disgrâce ne serait pas plus marquée sous le roi que sous le dauphin, prit le parti d'écrire à Louis XVI; il lui marqua qu'il devait ses fonctions à la confiance dont son prédécesseur l'avait honoré, et que, les habi-

tudes contractées pendant l'éducation de la reine le plaçant sans cesse dans son intérieur le plus intime, il ne pouvait jouir de l'honneur de rester auprès de la reine sans en avoir obtenu le consentement de son mari. Celui-ci lui renvoya sa lettre avec cette apostille : « Je consens à ce que l'abbé de Vermond continue ses fonctions auprès de la reine. » Il fallait, du reste, que l'aversion du roi fût réelle pour que, si l'on en croit les bruits de cour, il n'ait parlé à Vermond, pendant dix-neuf ans, qu'une seule fois.

Quoique simple lecteur de la reine, l'abbé Vermond exerça pendant plus de dix ans, de ce poste effacé, un véritable empire sur les destinées de la France. « Cet abbé de Vermond, dont les historiens parleront peu, dit Mme Campan, parce que son pouvoir était resté

dans l'ombre, déterminait presque toutes les actions de la reine. » Aussi ambitieux, mais plus prudent, plus souple, plus adroit que le cardinal Dubois, il posséda certainement, à son jour, autant de pouvoir que ce célèbre prélat. De singuliers rapprochements existent d'ailleurs entre eux. L'un et l'autre appartenaient par leur origine à d'obscurs praticiens dans l'art de guérir : Dubois né dans l'officine d'un apothicaire, Vermond dans l'arrière-boutique d'un chirurgien de village; tous deux sortaient des rangs du clergé, et puisèrent dès la jeunesse, dans le genre de leurs études, un goût vif pour les livres et leur histoire. La bibliothèque de Dubois est restée fameuse, après celle de Mazarin, que Vermond administra. A Versailles, l'appartement du lecteur et bibliothécaire de Marie-Antoi-

nette était fixé au grand commun, en face de la surintendance, où mourut le conseiller du régent, l'un et l'autre à portée du théâtre de leurs intrigues et de leurs succès. Vermond se regardait d'ailleurs, mais à tort, comme bien supérieur à Dubois. Il disait que ce cardinal avait été un sot, et qu'il fallait qu'un homme de sa sorte, parvenu au crédit, distribuât la barrette et la refusât pour lui-même. Il est vrai que Dubois avait été mieux favorisé que Vermond au point de vue des avantages extérieurs, avantages si nécessaires à celui qui veut *représenter* et conquérir par sa bonne mine et son assiduité les plus hauts postes où puissent aspirer les courtisans. Vermond aurait prêté à rire sous la pourpre, et son dédain n'était peut-être que calcul. Un biographe trace ainsi son portrait : « Son

regard sombre et farouche, ses yeux perçants, offraient l'empreinte de son caractère; mais, comme il savait joindre la finesse à la brusquerie, il tirait parti de cet extérieur repoussant pour se donner l'air de la franchise et de l'originalité. » Il parlait beaucoup, mais assez mal; ses discours n'étaient qu'un *pettegolismo*, propre seulement à étonner les femmes sans les rabaisser à leus propres yeux en face de leur ignorance : « Comment supportez-vous ce bavard ennuyeux? disait un jour au comte de Mercy une personne qui avait dîné avec l'abbé Vermond chez cet ambassadeur. — Comment me le demandez-vous? répondit Mercy; vous pourriez vous-même faire la même réponse: c'est que j'en ai besoin. »

Cependant son crédit grandissait tous les jours. Il parvint à faire accepter son

frère comme accoucheur de la reine et des princesses, et cette importante marque de confiance se fait à peine remarquer dans la quantité d'autres qu'on lui donna. On trouve sa main conduisant celle de la reine dans tous les mystérieux détails de l'affaire du collier. Les abbés Georgel et Soulavie ont assez dit sur ce point. Mme Campan, qui ne perd pas une occasion d'accuser son ennemi, rapporte que dans cette affaire le baron de Breteuil et l'abbé Vermond, seuls conseillers de Marie-Antoinette, ne jugèrent pas avec quels ménagements il fallait traiter une affaire aussi délicate... « Une ancienne et implacable haine faisait de ces deux conseillers les hommes les plus propres à égarer Sa Majesté dans le parti qu'elle avait à prendre. »

L'un de ses derniers triomphes fut de

faire nommer son protecteur l'archevêque de Sens, Loménie de Brienne, chef du conseil des finances. Il disait à ce propos que dix-sept ans de patience n'étaient pas un terme trop long pour réussir dans une cour Ce fut l'apogée de sa fortune, car la reine dès ce moment lui témoigna plus d'égards : « Le mot *monsieur*, dit Mme Campan, précéda celui d'abbé; et l'influence de la faveur est telle, que dès cet instant, et par un mouvement spontané, non-seulement la livrée, mais les gens des diverses antichambres se levèrent au passage de MONSIEUR L'ABBÉ, sans que jamais, à ma connaissance, il y ait eu un ordre donné à ce sujet. »

Mais, tandis que les antichambres de Versailles s'oubliaient au milieu des futilités de leur routine séculaire, la Révolution grondait son terrible orage. La

Bastille emportée, la volonté du peuple remplaça celle du roi dans le gouvernement de la France. Dernier jour de Vermond. Chacun sait à quels excès se porta la presse contre ce tout-puissant favori. Indignement moqué par mille pamphlets, il entraîna la reine dans sa chute ridicule. L'odieuse satire flagella des mêmes coups la maîtresse et le valet. Échos de la calomnie générale, ces écrits furent cependant écoutés. La reine, en tremblant, ordonna l'éloignement de l'abbé. Il alla d'abord à Valenciennes, puis il partit pour Vienne, et ni l'un ni l'autre ne se revirent jamais.

Laissons maintenant la parole à Mme Campan, et nous aurons tout dit sur Vermond. Ce passage achève de le peindre. On sent le prestige qu'il exerçait et l'on s'étonne qu'un pareil homme ait

traversé l'histoire sans y fixer son nom.

« La nuit du 17 au 18 juillet 1789, la reine, ne pouvant dormir, me fit veiller près d'elle jusqu'à trois heures du matin. Je fus très-surprise de l'entendre dire que l'abbé Vermond serait fort longtemps sans reparaître à la cour, quand même la crise actuelle s'apaiserait, parce qu'on lui pardonnait trop difficilement son attachement pour l'archevêque de Sens, et qu'elle perdait un serviteur dévoué; puis, tout à coup, elle me dit que je ne devais pas l'aimer beaucoup, que cependant il était peu prévenu contre moi, mais qu'il ne pouvait souffrir que mon beau-père occupât la place de secrétaire du cabinet. Elle ajouta que j'avais certainement étudié le caractère de l'abbé; et comme je lui avais fait quelquefois des portraits à l'imitation de ceux qui étaient en usage du temps de

Louis XIV, elle me demanda celui de l'abbé, tel que je le concevais, sans la moindre restriction. Mon étonnement fut extrême. Cet homme qui la veille était dans la plus grande intimité, la reine me parlait de lui avec beaucoup de sang-froid, et comme d'une personne qu'elle ne reverrait peut-être plus! Je restai pétrifiée : la reine persista, et me dit que depuis plus de douze ans il avait été ennemi de ma famille, sans avoir pu la desservir dans son esprit; qu'ainsi je n'avais pas même à redouter son retour, quelque sévère que fût la manière dont je l'avais jugé. Je résumai promptement mes idées sur ce favori, et je me rappelle seulement que le portrait fut fait avec sincérité, en éloignant néanmoins tout ce qui pouvait donner l'idée de la haine. J'en citerai un seul trait: je disais que, né ba-

vard et indiscret, il s'était fait singulier et brusque pour masquer ces deux défauts. La reine m'interrompit en disant : « Ah ! que cela est vrai ! » J'ai eu occasion, depuis cette époque, de découvrir que, malgré la haute faveur de l'abbé de Vermond, la reine avait pris quelques précautions pour se garantir par la suite d'un ascendant dont elle ne pouvait juger toutes les conséquences.

« A la mort de mon beau-père, son exécuteur testamentaire me remit une boîte contenant quelques bijoux déposés par la reine dans les mains de M. Campan, lors du départ de Versailles, au 6 octobre ; puis deux paquets cachetés, avec ces mots écrits sur l'un et sur l'autre : « Campan me gardera ces papiers. » Je portai les deux paquets à Sa Majesté, qui garda les bijoux et le plus gros paquet,

et me dit en me remettant le moins considérable : « Gardez-moi cela comme a fait votre beau-père. »

« Après la journée du 10 août, au moment où ma maison allait être investie, je me décidai à brûler les papiers les plus intéressants dont j'étais dépositaire ; cependant je crus devoir décacheter ce paquet, qu'il était peut-être nécessaire que je conservasse à tout risque. Je vis qu'il contenait une lettre de l'abbé de Vermond à la reine. J'ai dit que, dans les premiers jours de la faveur de Mme Polignac, il avait résolu de s'éloigner de Versailles, et que la reine l'avait fait inviter par M. le comte de Mercy à revenir près d'elle. Cette lettre ne contenait que des conditions pour son retour. C'était le plus bizarre des traités. Je regrettai beaucoup, je l'avoue, d'être obligée

de détruire cet écrit. Il reprochait à la reine son engouement pour la comtesse Jules, sa famille et sa société; lui disait des choses vraies sur les suites fâcheuses que pouvait avoir cette amitié, qui plaçait cette jeune dame au nombre des favorites des reines de France, titre que la nation n'avait jamais aimé. Il se plaignait de voir ses avis négligés, puis il en venait aux conditions pour son retour à Versailles. Après avoir bien assuré qu'il ne viserait de sa vie aux grandes dignités de l'Église, il disait qu'il mettait sa gloire dans une confiance entière, et qu'il demandait essentiellement deux choses à Sa Majesté : la première, de ne plus faire donner ses ordres par personne, et de lui écrire elle-même : il se récriait beaucoup sur ce qu'il n'avait pas une seule lettre de sa main depuis qu'il avait quitté Vienne;

enfin, il lui demandait quatre-vingt mille livres de revenu en biens ecclésiastiques, et terminait en lui disant que, si elle daignait lui écrire elle-même qu'elle allait s'occuper de lui faire obtenir ce qu'il désirait, cette lettre seule lui montrerait que Sa Majesté aurait accepté les deux conditions qu'il osait mettre à son retour. La lettre fut sans doute écrite; du moins, il est bien sûr que les abbayes furent accordées, et que son absence de Versailles ne dura qu'une seule semaine. »





III. — LA BIBLIOTHÈQUE DU BOUDOIR.

Parmi les rivaux écartés à l'origine par l'abbé Vermond se trouvait un homme qui aurait pu, en effet, devenir pour lui un ennemi dangereux : nous voulons parler de Jacob-Nicolas Moreau, ancien conseiller de la cour des comptes de Provence et protégé du dauphin père de Louis XVI. Son dévouement à la monarchie, sa haine pour les idées nouvelles, ses qualités de courtisan, lui avaient valu la position d'homme de lettres officiel, sous le titre d'historio-

graphe de France. La faveur dont il était l'objet éclata encore davantage lorsqu'il fut nommé bibliothécaire de la dauphine. Mais il comptait sans Vermond, qui avait décidé de son sort et l'arrêta en si beau chemin. L'ouvrage de Moreau intitulé : *Bibliothèque de Mme la Dauphine*, et où il prétendait diriger l'éducation de la jeune princesse, offusqua d'abord l'abbé précepteur. Il n'eut pas de peine à prévenir son élève contre le maître improvisé. Le lendemain de l'arrivée de Marie-Antoinette à Versailles, la comtesse de Noailles lui demanda quels ordres elle avait à donner à Moreau. Elle répondit que le seul ordre qu'elle eût à lui donner était de remettre la clef de sa bibliothèque à M. Campan, qu'elle chargeait de ses fonctions; qu'il pouvait garder le titre qui lui avait été donné par le roi; mais qu'elle n'accep-

tait pas ses services. La dame d'honneur se récria, parla de l'esprit de M. Moreau; mais la princesse insista pour que sa volonté fût exécutée, et ajouta qu'elle en parlerait au roi, qu'elle savait que M. Moreau avait tant d'esprit qu'il l'avait double, et qu'elle ne voulait que des gens sûrs auprès d'elle. Jamais le bibliothécaire historiographe ne parut chez la reine. On suppose que Vermond avait parlé de ses liaisons avec d'Aiguillon, lié lui-même avec la comtesse Du Barry et son parti.

On désigne encore aujourd'hui, dans les petits appartements de Marie-Antoinette, au premier étage, à Versailles, deux pièces sous les noms de bibliothèque verte et de bibliothèque blanche; c'étaient là, supposons-nous, les bibliothèques officielles de la reine. La pre-

mière, sous le règne précédent, était le cabinet de bains de Marie Leckzinska, et la seconde servait d'atelier de peinture à la même princesse. Moreau écarté de la direction de la bibliothèque officielle de la reine, qu'on appelait « les livres du cabinet », Campan occupa ce poste insignifiant. C'est là qu'il se trouva l'un des interlocuteurs d'une conversation que nous croyons devoir reproduire d'après les mémoires de sa bru : « Je me trouvais, rapporte celle-ci, avec mon beau-père dans un des cabinets de la reine. L'empereur (son frère) vint l'y attendre, et, sachant que M. Campan remplissait les fonctions de bibliothécaire, il l'entretint *des livres qui devaient naturellement composer la bibliothèque de la reine.* Après avoir parlé *de nos auteurs les plus célèbres*, le hasard lui fit dire : « Il n'y a sûrement

pas ici d'ouvrages sur les finances ni sur l'administration. « Ces mots furent suivis de son opinion sur tout ce qu'on avait écrit dans ce genre, sur les différents systèmes de nos deux célèbres ministres Sully et Colbert, sur les fautes qui se commettent sans cesse en France dans des parties si essentielles à la prospérité de l'empire, sur les réformes qu'il ferait lui-même à Vienne lorsqu'il en aurait le pouvoir. Tenant M. Campan par le bouton de son habit, il passa plus d'une heure à parler avec véhémence et sans aucun ménagement sur le gouvernement français. Chose d'autant plus blâmable, ajoute Mme Campan, qu'avec du tact et de la dignité, l'empereur ne devait entretenir le secrétaire bibliothécaire que des objets analogues à ses fonctions. Cet entretien dura près d'une heure. L'étonne-

ment autant que le respect nous tint, mon beau-père et moi, dans le plus profond silence; et, lorsque nous fûmes seuls, nous prîmes la résolution de ne point parler de cet entretien. »

Nous avons cité ce passage parce qu'il fait allusion aux livres « qui devaient naturellement composer la bibliothèque de la reine ». Sans doute, Joseph II voulait dire nos classiques et les plus beaux ouvrages consacrés aux arts. Marie-Antoinette ne dut jamais beaucoup visiter cette collection officielle. Tous ses amis et tous ses biographes ont reconnu son indifférence pour l'étude. Besenval, particulièrement, insiste sur ce point : « Son éducation, dit-il, a été nulle sous le rapport de l'instruction. *Hors quelques romans*, elle n'a jamais ouvert un livre, et ne recherche pas même les notions

que la société peut donner; dès qu'une matière prend une couleur sérieuse, l'ennui se montre sur son visage et glace l'entretien. Sa conversation est décousue, sautillante, et voltige d'objet en objet. Sans aucun fond de gaieté personnelle, elle s'amusait de l'historiette du jour, de petites libertés gazées avec adresse, et surtout de la médisance comme on la prépare à la cour. Voilà ce qui lui plaît. »

Mme Campan est aussi précise à cet égard. Elle revient même diverses fois sur des particularités si fâcheuses à constater dans une souveraine. « L'éducation de Marie-Antoinette fut très-négligée », dit-elle. Elle ajoute ailleurs : « A l'exception de la langue italienne, tout ce qui tient aux belles-lettres, et surtout l'histoire de son pays même, lui était à

peu près inconnu. On s'en aperçut bientôt à la cour de France, et de là vient l'opinion assez généralement répandue qu'elle manquait d'esprit (1). »

Puis, revenant à son thème favori, elle accuse Vermond de tout le mal : « L'abbé de Vermond venait tous les jours chez la reine, mais évitait de prendre le ton im-

(1) Les modernes et passionnés admirateurs de la reine n'ont pas cherché, comme sur tant d'autres points, à contester sur celui-ci les affirmations de l'histoire : « Sa vie comme reine, écrit M. Granier de Cassagnac dans son *Histoire des causes de la Révolution française*, ne lui permettait pas de grandes lectures, et elle ne parcourait guère que des romans. » — « Temps heureux, disent d'autres écrivains qui ont énuméré quelques anecdotes sur sa vie, l'esprit de la reine avait alors son tour (1774-1789); les livres sérieux, les affaires, tout le domaine de la pensée et de l'activité de l'homme, lui répugnaient et l'ennuyaient mortellement, sans que le visage de la reine prît soin de le cacher. »

posant d'un instituteur, et ne voulait pas même, comme lecteur, conseiller l'utile lecture de l'histoire; je crois qu'il n'en a pas lu un seul volume dans toute sa vie à son auguste élève. Aussi n'a-t-il jamais existé de princesse qui eût un éloignement plus marqué pour toutes les lectures sérieuses. »

Il paraît que sous le règne de monsieur le lecteur abbé la charge de lectrice fut sans fonctions, parce qu'il s'opposa à ce que la lectrice eût l'avantage de lire à la reine; il permettait cependant que les femmes ou premières femmes le remplaçassent et particulièrement Mme Campan, qui l'a si bien noté dans ses souvenirs.

Malgré le zèle avec lequel d'indiscrets confidents ont révélé les goûts de la reine, on pourrait se demander encore quels

romans attiraient de préférence son attention. Personne n'a cité le titre d'un seul des ouvrages dans la lecture desquels elle trouvait de l'intérêt. C'est un point qu'à notre tour nous venons éclaircir par la publication du catalogue entier de cette singulière bibliothèque royale.

Il semble que Marie-Antoinette (ou plutôt l'abbé Vermond) ait pris pour premier guide dans son choix le *Manuel des châteaux*, dont nous avons parlé. M. de Paulmy s'était fait le cicerone des belles dames à travers les productions de la littérature légère (1). Nous trouvons ses conseils mis en pratique. Quant à la place à donner à la bibliothèque et au nombre des ouvrages qu'elle doit contenir, son livre s'accorde complétement

(1) Il eut pour concurrent Mercier de Compiègne, auteur de la *Bibliothèque des Boudoirs*.

avec le catalogue des ouvrages du Boudoir. Selon lui encore, une bibliothèque de ce genre, composée de six cents volumes, devait durer, avant d'être renouvelée, le temps qu'a duré précisément la bibliothèque de Marie-Antoinette. Il écrit :

« Quand vous en liriez cinquante volumes par campagne, ce qui est beaucoup, cette petite bibliothèque aura de quoi vous amuser douze ans. Pendant ce temps, on fera d'autres romans, et j'en retrouverai. Dans douze ans donc, Madame, je vous donnerai un nouveau catalogue. » Mais de Paulmy comptait sans la marche des idées; douze ans après, l'année qui courait s'appelait 1792 : il n'y avait plus de boudoirs et l'on ne lisait plus de romans.

Le lecteur du boudoir s'était procuré

la plupart des grands corps d'ouvrages que de Paulmy représentait comme devant servir de noyau à une bibliothèque de dame : ainsi la *Bibliothèque universelle des romans* de Paulmy lui-même et les diverses *Bibliothèques* dites *de campagne*.

Une étude attentive de ce catalogue fournira aux historiens des vues nouvelles sur l'état des mœurs à la fin du XVIIIe siècle. S'ils veulent se procurer et lire tant de contes impossibles, dont les titres seuls sont déjà suffisamment édifiants, ils ne s'étonneront pas que la main vigilante des pères et des maris confine aujourd'hui ces excellents ouvrages dans des armoires fermées à triple clef.

Tel est le caractère général de tous ces romans : plus que de la frivolité, plus que de la galanterie ; — de la licence — sans style, sans esprit, mais de bon ton.

Nous citerons *Faublas*, modèle du genre. Il est là tout entier. S'il n'y avait que lui !

Mais, nous le répétons, dans ces choix, l'abbé Vermond brille comme maître plus encore que Marie-Antoinette comme élève docile.

Nous noterons au passage quelques ouvrages que cette princesse semble avoir recherchés à titre de souvenirs personnels ou par allusion à des événements de sa vie.

Les Indiens ou Tippo-Saïd nous ont rappelé ce passage des *Mémoires* de Weber où il trace un tableau si éclatant du prestige de sa souveraine.

« Elle frappa d'étonnement, au mois de juin 1788, par la majesté de sa contenance et l'éclat de sa physionomie, ces malheureux ambassadeurs de Tippo-

Saïb, qui étaient venus du fond de l'Orient à la cour du grand roi, et qui trouvèrent dans les fêtes et dans les cérémonies mêmes dont ils furent l'objet la cause de la mort que leur fit subir le tyran qui les avait envoyés, humilié du récit qu'ils lui firent de la magnificence et des pompes de Paris et Versailles, de la prospérité, de l'étendue et de la puissance de la France. Hélas! je m'en souviens avec douleur, j'étais présent à cette réception imposante, où le goût et la richesse avaient déployé tous leurs efforts pour donner à ces Asiatiques la plus haute idée de la monarchie française. Je vois encore ces ambassadeurs, arrivés, après une longue marche au travers de mille beautés en amphithéâtre dans toute l'étendue des immenses appartements de Versailles; je les vois entrant dans le salon d'Her-

cule, et là, au pied du trône de Louis XVI, rester près d'un quart d'heure dans l'impuissance de parler, frappés d'étonnement et d'admiration à la vue de tant de grandeur et de richesse que la cour de Louis XVI étalait à leurs yeux. Mais ce fut moins les marbres, les tableaux, les tapis qui décoraient cette belle salle; ce fut moins l'or, l'argent, les broderies qui étincelaient de toutes parts, qui enchantèrent et éblouirent ces bons Orientaux, que l'aspect de Marie-Antoinette qui absorbait tous les regards. J'essayerais vainement de retracer l'éclat qui l'environnait à cette cérémonie; il n'y a qu'un des beaux vers de Racine qui me paraisse digne de l'exprimer :

« Le monde, en la voyant, eût reconnu sa reine. »

Albert premier est une sorte d'ouvrage de circonstance écrit à la louange

du nouveau roi, Louis XVI. On est heureux de le rencontrer pour effacer la mauvaise impression d'un titre singulier qui se lit non loin de là : « Le Danger d'aimer un étranger. » Et pourtant ces cinq mots peuvent susciter des pensées de plus d'un genre.

Qu'est-ce que *Les rendez-vous du parc?* Nous n'avons pas tenu ce volume, mais son titre nous rappelle deux dates célèbres de la vie de la reine : les promenades du soir dans l'été de 1778, sur les terrasses du parc de Versailles, et certains détails de la triste affaire du collier (1784).—Plus tard, la reine eut, dans le parc de Saint-Cloud, un rendez-vous d'un autre genre : ce fut le 3 juillet 1790, à la nuit, nuit célèbre, où l'orateur Mirabeau se vendit à forfait comme un sbire de carrefour.

Le théâtre est représenté par quelques pièces, que Marie-Antoinette avait dû choisir pour le spectacle de Trianon. Chose étonnante, on y trouve la première édition du *Mariage de Figaro*, comédie dont la reine avait tant blâmé la représentation. Est-ce un exemplaire donné par l'un de ses favoris, M. de Vaudreuil, qui fut dans cette circonstance le principal appui de Beaumarchais, ou bien faut il supposer que dans son for intérieur la reine ne blâmait pas autant qu'on l'a dit cette spirituelle satire, que l'impératrice des Russies disait être l'ouvrage le plus admirable qui fût sorti de la plume de Beaumarchais ?

A part le *Mariage de Figaro*, à part un mémoire de Linguet, à part un ouvrage de politique générale paru pendant la guerre contre l'Angleterre, et un ou deux

autres volumes assez insignifiants, on ne trouve rien dans cette collection qui rappelle les graves commotions politiques que tant d'écrits — même frivoles — faisaient pressentir.

Nulle bonne production de la littérature contemporaine; quelques infimes écrits inspirés par elle. Pas une ligne des plus fameux romanciers.

Rien de Delaharpe, que Marie-Antoinette encouragea.

Rien de Florian, dont elle moqua la fadeur.

Rien de Delille, qui lui dut les commencements de sa fortune.

De Voltaire, — son protégé d'une heure, — rien. Rien, pas même une brochure de Voltaire.

En revanche, que de traductions de l'anglais!

On ne sait pas si la reine avait puisé dans l'anglomanie son amitié assez exclusive pour les étrangers. Ceux ci, à une certaine époque, furent presque ses seuls amis; conduite qu'elle expliquait par cette exclamation, assez naturelle dans la bouche d'un chef du pouvoir — en France : « Ah! c'est que ceux-là ne me demandent rien! » Du reste, en se livrant à l'anglomanie, Marie-Antoinette ne faisait que s'abandonner au torrent de la mode. « Vos Français, écrivait Frédéric de Prusse à Voltaire, sont possédés de la manie anglicane : ils ont imité, en se laissant corrompre, ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. » *En se laissant corrompre* était vrai. Rien de plus détestable, comme on le verra par certains traits, que les produits de la littérature

française d'ordre inférieur sous ce règne chancelant.

L'examen du catalogue suggérera bien d'autres observations à la sagacité du penseur. Passons à la description de ce document. Il porte pour titre sur la première page :

LIVRES DU BOUDOIR

et forme un in-4 de 23 feuillets, dont trois blancs, l'un simple, les deux autres composés d'un feuillet double contre-collé. La liste est écrite sur le recto des feuillets, une seule lettre alphabétique par feuillet. La reliure est de maroquin rouge encadrée d'un trois-filets, quatre fleurs de lis aux angles de chaque plat; huit fleurs de lis au dos, sans titre. Sur les plats, un écusson aux armes de Marie-Antoinette.

D'autres armes royales, précédemment dorées et effacées, s'aperçoivent sous la dorure de l'écusson. La doublure est en tabis bleu.

Les ouvrages énumérés sont au nombre de 98, comprenant environ six cents volumes. Où étaient-ils conservés? Nous hésitons entre le palais de Versailles et celui de Trianon, et peut-être furent-ils transportés de l'un dans l'autre. Nous avons retrouvé à la bibliothèque communale de Versailles un grand nombre de livres mentionnés dans ce catalogue et portant le sceau de leur origine. La plupart sont reliés en veau et dorés sur tranche. Au dos se voient deux lettres : C. T. (Château de Trianon), surmontées d'une couronne royale, et sur les plats les armes de la reine.

Le catalogue nous indique que les vo-

lumes étaient classés dans deux armoires numérotées. L'ordre du catalogue est l'ordre alphabétique ; on remarque quelques fautes peu importantes dans l'orthographe et le classement.

La reine d'Angleterre a exposé cette année au Musée de Kensington, parmi les trésors d'une exhibition générale d'objets d'art, un meuble aux armes de Marie-Antoinette et qui pourrait bien avoir été l'une des deux armoires de la bibliothèque du boudoir. Nous le décrivons pour servir de commentaire au point d'interrogation que nous venons de poser, — et aussi pour contenter les curieux avides d'informations sur ce qui peut toucher la fille de Marie-Thérèse.

Ce meuble, en bois d'acajou, est à angles droits; il a la forme d'une bibliothèque, dont le corps principal repose

sur une console. Toutes les ornementations, en cuivre doré et finement ciselées, sont du célèbre Gouthières ; les battants des portes sont couverts d'ornements en cuivre doré du goût le plus délicat. Une lyre, entourée de deux branches de laurier et surmontée d'une couronne de fleurs, au-dessus de laquelle rayonne la blonde figure d'Apollon, en forme le motif principal.

Le centre est occupé par deux colombes qui agitent leurs ailes en chantant. Elles sont perchées sur des enroulements d'arabesques dont les spirales sont chargées de guirlandes de fleurs, sous lesquelles se balance un faisceau de flèches enlacées d'une couronne de feuillage.

Sous la corniche court une frise revêtue de bronze ornementé. Les angles sont

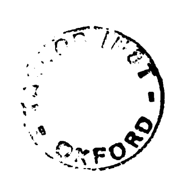
composés de deux statuettes de femmes, en forme de cariatides, au sein nu, dont les bras relevés soutiennent une corbeille.

Sur le fronton est placé un groupe des plus gracieux. Deux amours soutiennent avec des guirlandes de fleurs la couronne royale placée sur le double écusson, aux armes de France et d'Autriche, d'où s'échappent, à droite, un arc et un carquois, et, à gauche, une corne d'abondance. De chaque côté sont deux soucoupes à fond bleu chargées de fleurs.

Le corps principal du meuble est soutenu par une console dont le tiroir représente deux groupes d'amours se livrant à l'étude. Elle repose sur huit pieds en forme de carquois qui, groupés par quatre, laissent le centre inférieur du meuble libre pour former sur chacun des côtés une tablette, sur laquelle s'élèvent deux

vases fond bleu, d'où jaillissent des flammes.

Ci-après, pour donner une idée du catalogue, nous en reproduisons une page, celle qui contient la lettre B. Chaque lettre et chaque ouvrage, repris ensuite tour à tour, et dans l'ordre du manuscrit, sont examinés sous la forme bibliographique. Ce signe ꩜ sépare le texte du catalogue de nos notes, rédigées généralement d'après les livres eux-mêmes. Quelques-uns de ces livres ne nous sont pas tombés entre les mains; nous les signalons alors d'après les bibliographes nos devanciers, — plagiaire de leurs découvertes et peut



être de leurs erreurs. Que ces maîtres nous pardonnent, et vous, lecteurs — riches de la science de tous et de chacun corrigez-nous.





B

	Armoire	Tablette
la Belle Syrienne	B	3
Biblioteque (*sic*) de Campagne 1	A	5
Biblioteque de Campagne 2	A	4
Biblioteque de Campagne 3	A	5
Biblioteque des Romans	A	2 et 3
la Bizarerie du destin	B	5





LIVRES

DU

BOUDOIR



A

ADOULZIN, ou les DANGERS D'UNE MAUVAISE EDUCATION.

(Armoire A, tablette 2)

Aboulzin, ou les Dangers d'une mauvaise éducation. *La Haye et Paris*, 1787, 2 vol. in-12.

Cet ouvrage est de ceux que nous n'avons pas vus. Nous empruntons le titre à Fleischer, *Dictionnaire de bibliographie française.*

ADRIENNE.

(Armoire A, tablette 1)

Adrienne, ou les Aventures de la marquise de N. N., traduites de l'italien (de l'abbé Chiari) par M. D. L. G. (de la Grange) A *Milan*, chez Reycends et Colombs, et se trouve à *Paris*, chez la veuve David, 1768, 6 parties en 2 vol. in-12. (2e éd. *Paris*, 1784, 2 vol. in-18.)

L'ouvrage italien parut en 1762, à Venise; il est intitulé : *La Cantatrice per disgrazia*.



ALBERT PREMIER, COMÉDIE HÉROÏQUE.

(Armoire B, tablette 1)

Albert premier, ou Adeline, comédie héroïque en trois actes, en vers (par Leblanc de Guillet). *Paris*, Le Jay, 1775, in-8° de 96 pages.

Comédie représentée la même année à la Comédie française.

---

*ALEXANDRINE DE BA****

(Armoire A, tablette ..

Alexandrine de Ba..., ou Lettres de la princesse Albertine, traduites de

l'allemand (composées en français par mademoiselle de Saint-Léger). *Paris*, Buisson, 1786, in-12.

Cet ouvrage avait d'abord paru sous le titre de : *Alexandrine, ou L'amour est une vertu*, par mademoiselle de S*** (de Saint-Léger, plus tard madame de Colleville). *Amsterdam et Paris*, Delormel, 1782, 2 parties in-12. Il reparut en 1807, sous ce nouveau titre : *Aventures d'Alexandrine de Bar*, publiées par la princesse Albertine, sa petite fille. *Paris*, Lerouge. Voici en quels termes le *Mercure de France* le jugeait dès sa première publication : « La morale en est saine, tout y respire l'amour de la vertu et l'horreur du vice ; malgré la passion réciproque du chevalier et d'Alexandrine, ils ne s'écartent point des règles du devoir. Le style est plein d'une imagination souvent exagérée. Il semble dicté moins par le cœur que par une tête vive et exaltée, et de plus, tous les personnages s'expriment de la même manière. Mais enfin,

ils s'expriment bien, et c'est beaucoup. » On ne saurait mieux parler d'un ouvrage dont on pense tout le mal du monde.

LE PETIT ALMANACK DES GRANDS HOMMES.

(Armoire A, tablette 1)

Le Petit Almanach de nos grands hommes (par Rivarol et Champcenetz). *Paris*, 1788,in 12.

ALPHONSE DINANGE.

(Armoire A, tablette 1)

Alphonse d'Inange, ou le Nouveau Grandisson. *Paris*, Duchesne, 1787, 4 parties in-12.

LES AMANTS RÉSERVES, COMÉDIE.

(Armoire B, tablette 1)

Les Amants réservés, comédie en 5 actes et en prose, par M. Steele, l'un des principaux auteurs du *Spectateur*, représentée pour la première fois à Londres en 1722, traduite de l'anglois par M*** (Quétant), *Paris*, Ruault, 1778, in-8°.

Occupé à préparer un choix des meilleures comédies anglaises traduites en français, l'éditeur donnait celle-ci comme un échantillon. « Elle fut reçue avec enthousiasme du public de Londres. Le roi Georges Ier en accepta la dédicace et fit à l'auteur un présent de cinq cents guinées, qui font à peu près douze mille livres de France. Cette

pièce est la première comédie anglaise où l'on ait observé une sorte d'unité d'intérêt. »

L'AMITIÉ DANGEREUSE.

(Armoire B, tablette 5)

L'Amitié dangereuse, ou Célimaure et Amélie, histoire véritable. *Paris.* 1786 2 parties in-12.

L'AMOUR VAINQUEUR DU VICE.

(Armoire B, tablette 1)

L'Amour vainqueur du vice. ou Lettres du marquis de Comanges, 1776, 2 part. in-12.

Nous n'avons pas vu le livre. Fleischer orthographie ainsi le sous-titre : « Lettres du Marquis de Cousanges. »

AMUSEMENTS D'UN SEPTUAGÉNAIRE.

(Armoire B, tablette 5)



Amusemens d'un septuagénaire, ou Contes, Anecdotes, Bons mots, etc., mis en vers (par M. P. de Bologne). *Paris*, Poinçot, 1786, in-8.

AMUSEMENTS DU JOUR.

(Armoire A, tablette 1)



Les amusements du jour, ou Recueil de petits contes, *dédié à la reine*, par Mme la comtesse de Marle-Morte-

mart. *Genève et Paris*, chez Jorry, 1780, 39 p. in-8.

AMUSEMENTS DES EAUX DE SPA.

(Armoire A, tablette 1)

Amusements des eaux de Spa (par de Poellnitz). *Londres*, 1782, 5 vol. in-16.

« Ouvrage utile, disaient les prospectus du libraire, à ceux qui vont prendre ces eaux sur les lieux, contenant plusieurs aventures galantes et intéressantes arrivées à Spa. » — Il a été souvent réimprimé depuis 1734, époque de sa première édition. Celle de Cazin que nous indiquons a été suivie, en 1784, d'une édition de Paris, 6 vol. in-12.

ANDER KAM, RAJA DE BAMPOUR.

(Armoire B, tablette 3)

Ander-Can, Raja de Brampour et Padmani, histoire orientale (par N. E. Fantin-Désodoards). *Paris*, 1788, 3 vol. in-12.

ANECDOTES DE L'AMOUR CONJUGAL.

(Armoire B, tablette 3)

Anecdotes intéressantes de l'amour conjugal (par mademoiselle Poulain,

de Nogent-sur-Seine). *Londres et Paris*, Hardouin, 1786, in-12.

Il existe une édition antérieure de cet ouvrage sous ce titre : *Anecdotes intéressantes*, par Mademoiselle P....., in-12, 1770.

ANNA.

(Armoire B, tablette 3)

Anna, ou l'Héritière galloise, traduit de l'anglois (de miss Bennet, par Dubois-Fontanelle). *Paris*, 1788, 4 parties in-12.



ANNA ROSE-TREE.

(Armoire B, tablette 4)

Anna Rose-Tree, histoire angloise, par Mme de Malarme. *Bruxelles et Paris*, veuve Duchesne, 1783, 2 vol. in-12.

L'ANNÉE GALANTE.

(Armoire A, tablette 1)

L'Année galante, ou les Intrigues secrètes du marquis de L (de l'Étuvière, officier aux gardes), 1786, in-18.

Voyez sur l'auteur l'ouvrage intitulé : *Paris, Versailles et les provinces.*

ASPASIE, TRADUCTION DE L'ANGLOIS.

(Armoire B, tablette 5)

Aspasie, traduit de l'anglois. *Londres*, 1787, deux parties in-12.

L'AVENTURIER FRANÇOIS ET SA SUITE.

(Armoire A, tablette 1)

L'Aventurier françois, ou Mémoires de Grégoire Merveil (par Le Suire). *Paris*, Quillau, 1784, 10 tom., 5 vol. in-12. (Troisième édition; la première avait paru en deux volumes en 1782.)

Imbroglio incroyable d'aventures e d'événements plus invraisemblables les uns que les autres. Un critique du temps (*Mercure de France*) juge ainsi cet ouvrage : « Les aventures se succèdent rapidement, quelquefois intéressantes, plus souvent gaies. Cette lecture est agréable et nous pensons qu'on peut regarder ce livre comme un des premiers parmi ceux dont le but principal est d'amuser. » La critique, en encourageant de la sorte cette folle production, détermina l'auteur à lui donner cette *suite* indiquée au catalogue de la reine et qui se compose des ouvrages suivants :

Première suite de l'Aventurier françois, 1784, 2 vol.

Seconde suite de l'Aventurier françois, contenant les Mémoires de Cataudin, chevalier de Rosamène, fils de Grégoire Merveil, 1785-86 ou 1788, 4 vol.

Dernière suite, contenant les Mémoires de Minette Marvigla, fille de Grégoire Merveil, écrits par elle-même et traduits de l'italien par son frère Cataudin, 1788-89, 2 vol.

LES AVENTURES D'ANTOINE WASNICK.

(Armoire A, tablette 1)

L'AVEUGLE PAR AMOUR.

(Armoire B, tablette 1)

L'Aveugle par amour (par Mme de Beauharnois). *Amsterdam et Paris*, 1781, in-8 ; 1782, in 12.

AURELIA, OU LA VIE DU GRAND MONDE.

(Armoire B, tablette 2)

Aurelia, ou la Vie du grand monde, traduit de l'anglois. *Paris*, 1789, 2 vol. in-12.



B

LA BELLE SYRIENNE.

(Armoire B, tablette 3)

La Belle Syrienne, par l'auteur de Mountheneth (Robert Bage), traduit de l'anglois. *Paris*, 1788, 2 vol. in-12.

BIBLIOTEQUE DE CAMPAGNE 1.

(Armoire A, tablette 5)

Bibliothèque (ancienne) de campagne. 1761, 24 vol. in-12.

« C'est le meilleur recueil de romans et le plus étendu que nous ayons, dit M. de Paulmy ; tous ceux qui y sont contenus sont

bons et bien écrits et il faudroit les avoir à part si on ne les trouvoit pas dans ce recueil. »
Dans le nombre se trouvent des fragments de compositions anciennes et modernes, françaises et étrangères et des morceaux heureusement choisis dans les bons romans du XVIIe siècle.

BIBLIOTEQUE DE CAMPAGNE 2.

(Armoire A, tablette 4)



Bibliothèque de campagne (seconde), ou les Amusemens du cœur et de l'esprit. A *Amsterdam*, et se trouve à *Paris*, chez la veuve Duchesne, 1778, 24 vol. in-12.

« Il s'en faut de beaucoup, dit encore M. de Paulmy, que ce recueil de romans

soit aussi bon et aussi utile que le précédent, ni que les morceaux qui y sont contenus soient aussi intéressants et aussi nécessaires à se procurer ; cependant il y a au moins les deux tiers ou les trois quarts de ces morceaux qui sont jolis et qu'on pourrait difficilement se procurer autrement qu'en achetant ce recueil. »

BIBLIOTEQUE DE CAMPAGNE 3.

(Armoire A, tablette 5



Bibliothèque de campagne (nouvelle), ou Choix d'épisodes intéressants et curieux, tirés des meilleurs romans tant anciens que nouveaux. A *Amsterdam*, chez Changuion, et se trouve à *Paris*, chez Lejay. 1769 et 1775, 10 vol. in-12.

« C'est un choix très-bien fait d'épisodes agréables insérés dans différents grands romans. Comme il y en a dont ces épisodes font le principal mérite, avec ce livre on peut se dispenser de les lire en entier. » (*De Paulmy.*)

BIBLIOTÈQUE DES ROMANS.

(Armoire A, tablettes 2 et 3)

Bibliothèque universelle des romans (par de Paulmy, etc.). *Paris* 1775-1789, Lacombe et Panckouke, 112 vol. in-12.

Cette utile et importante collection, fondée au mois de juillet 1775, fut suspendue à la Révolution. Elle eut pendant tout le cours de sa publication un assez grand succès chez

es femmes du grand monde, qui se a procurèrent à l'envi, mais ne la lurent guère.

LA BIZARERIE DU DESTIN.

(Armoire B, tablette 5)



Les Bizarreries du destin, ou Mémoires de miladi Kilmar, par l'abbé Sabatier de Castres. *Paris*, Moutard, 1782, 2 vol. in-12.

Ce livre, édité par l'imprimeur-libraire de la reine et dédié à Madame, fut présenté à cette princesse par l'auteur lui-même, comme nous l'apprend le *Mercure de France* sous la rubrique : Versailles, 5 mars 1782.

C

CAMILLE, OU LETTRES DE DEUX FILLES DE CE SIÈCLE.

(Armoire B, tablette 5)

Camille, ou Lettres de deux filles de ce siècle (par Samuel Constant de Rebecque). *Paris*, 1786, 4 vol. in-12.

L'un des bons ouvrages du père de Benjamin Constant. La Bibliothèque du boudoir possèdait encore de lui le *Mari sentimental*. Voy. plus loin.

CAROLINE, ou les VICISSITUDES DE LA FORTUNE.

(Armoire B, tablette 3)

Caroline, ou les Vicissitudes de la fortune, traduit de l'anglois. 3 vol. in-12, fig.

CÉCILE, FILLE D'ACHMET 3.

(Armoire B, tablette 5)

Cécile, fille d'Achmet III, empereur des Turcs, née en 1710 (par Jos. Lavallée). *Paris*, 1788, 2 vol. in-12.

Cet ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois, est l'un des premiers du marquis de

Boisrobert, dit Jos. Lavallée, surnom qu'il adopta en haine de sa famille.

CÉLIDE.

(Armoire B, tablette 2)

Célide, ou Histoire de la marquise de Bleville, par mademoiselle M.... (Motte). *Paris*, Duchesne, 1775, 2 vol. in-12.

LA CENTENAIRE DE MOLIÈRE, COMÉDIE.

(Armoire B, tablette 1)

La Centenaire de Molière, comédie en

un acte, en vers et en prose, suivie d'un divertissement relatif à l'apothéose de Molière, par M. (J.-B.) Artaud. *Paris*, veuve Duchesne, 1773, in-8.

LE COMTE DE SAINT-MERAN.

(Armoire B, tablette 3)

Le Comte de Saint-Méran, ou les Nouveaux égarements du cœur et de l'esprit (par de Maimieux). *Paris*, Le Roy, 1788, 4 vol. in-12, qui ont été suivis de quatre autres volumes en 1789.

Marie-Antoinette possédait deux autres ouvrages de de Maimieux, l'*Heureux jeune*

homme et l'*Hypocrite démasqué*, dont on trouvera plus loin l'indication.

LA COMTESSE D'ALIBRE.

(Armoire B, tablette 1).

La Comtesse d'Alibre, ou le Cri du sentiment, anecdote françoise, par Jos.-Marie Loaisel Tréogate. *La Haye*, *Paris* et *Berlin*, 1779, in-8 de 146 p.

Ce roman fut réimprimé en 1793, in-12, sous le titre de *Louise et Melcourt, ou le Cri du sentiment.*

La jeune Lucile, héroïne de cet incroyable roman, a épousé, par condescendance pour son père, un certain comte d'Alibre, homme du caractère le plus faux et le plus jaloux.

Après avoir fait pendant plusieurs mois le malheur de sa femme, il part pour un lointain voyage entrepris dans un but d'intérêt. Un certain officier du nom de Melcourt, qui avait prudemment recherché la main de Lucile, la retrouve dans sa solitude. Les deux amants s'abandonnent l'un à l'autre, et la comtesse accouche d'un fils. D'Alibre, à son retour, est mis au courant de la conduite de sa femme; il la jette dans un cachot et envoie « des satellites prendre et enlever l'enfant de cette femme infortunée pour le mettre entre les mains de sa mère, et la contraindre ou de manger le fruit de ses entrailles, et de périr ensuite dans les horreurs de l'épouvante, ou d'expirer avec lui dans les agonies de la rage. » L'enfant, au bout de quelques jours, expire en effet d'inanition sur le sein desséché de sa mère, qui meurt à son tour et qui est suivie dans le tombeau par son amant. Style et composition, tout est de même force : le trépas *moissonnoit à petit*

bruit le fils de la comtesse; sa mère *voyoit ses joues enfantines où déjà les violettes avoient remplacé les lys.*

LES CONFESSIONS D'UN ANGLOIS.

(Armoire B, tablette 5)

Les Confessions d'un Anglois, ou Mémoire de sir Charles Simpson, rédigé sur le manuscrit original par l'auteur de la « Quinzaine angloise » (par le chevalier de Rutlidge). *Lausanne* et *Paris*, Regnault, 1786, 2 vol. in-12.

LES CONFESSIONS D'EMMANUEL FIGARO.

(Armoire A, tablette 1)



Les Confessions d'Emmanuel Figaro, écrites par lui-même et publiées par une religieuse (par Jean Lanteires). *Lausanne* et *Paris*, 1787, in-8.

---

*LES CONFESSIONS DU CHEVALIER DE ***.*

(Armoire B, tablette 2)



Les Confessions du chevalier de ***, pour servir à l'histoire secrète de deux

époux malheureux de la ville de Marseille (par M. Nouvel). 1786, in-12.

LES CONFESSIONS D'UNE COURTISANE.

(Armoire A, tablette 1)



Les Confessions d'une courtisanne devenue philosophe. 1784, in-12.

Il y a eu aussi :

Mally ou les Confessions d'une courtisane.

LES CONFIDENCES D'UNE JOLIE FEMME.

(Armoire B, tablette 5)

Confidences d'une jolie femme (par mademoiselle d'Albert). A *Paris*, et se trouve à *Liége* chez F. J. Desoer, 1777, quatre parties en 2 vol. in-12.

L'exemplaire de Trianon est à la bibliothèque de Versailles. Un exemplaire de la 1re édition (1775) venant du comte François d'Escars est à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Ce sont bien les confidences d'une jolie et *faible* femme, telles que les pouvait concevoir l'imagination exaltée des romanciers de la fin du dernier siècle, et nous dirons, en empruntant une phrase de l'écrit même qui nous occupe, que « ses voluptueuses images

portent un poison subtil dans l'âme la mieux prémunie. »

LES CONTEMPORAINES.

(Armoire A, tablette 1 bis)



Les Contemporaines, ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent (par Rétif de la Bretonne). *Paris*, veuve Duchesne, 1780, 42 vol. in-12.

L'auteur juge son livre en ces termes : « Si la science est respectable, la fausse délicatesse ne l'est pas. Les *Contemporaines* sont un ouvrage de médecine morale. Si les détails en sont licencieux, les principes en sont honnêtes et le but en est utile Qu'est-ce qu'un romancier? le peintre des mœurs. Les mœurs sont corrompues : devais-je peindre

les mœurs de l'Astrée? Pour la prétendue indécence qui a un but qui est moral, qui sert à instruire et à corriger, n'en faites pas un crime à l'écrivain qui a le courage de vous présenter le miroir du vice pour vous en faire voir la difformité. » Rapprochons de cet examen de conscience les considérations d'un critique du temps, nous y trouverons peut-être une satisfaisante explication de l'engouement qui s'est manifesté de nos jours pour les productions de Rétif : « Tous les lecteurs n'approuveront pas les tableaux que l'auteur a présentés dans certaines nouvelles et les mères sages les éloigneront des yeux des jeunes personnes.... Le défaut que nous venons de reprocher à l'auteur est assez rare dans ces petits ouvrages ; on y remarque en général une morale pure et même un peu sévère, comme celle de la soumission des épouses à leurs maris. Malgré ce désagréable principe, nous ne serions pas étonnés que ce livre pût continuer de trouver grâce aux

yeux de beaucoup de femmes. L'auteur y parle sans cesse d'amour, d'adoration, d'ajustements : il y a là de quoi se faire pardonner bien des petits travers (1). »

LES CONTES DE MON BISAYEUL.

(Armoire B, tablette 3)

Les Contes de mon bisaïeul. *Lausanne*, 1788, 2 vol. in-12.

(1) *Journal de Paris* du 17 décembre 1780.



COUP D'ŒIL D'UN ARABE SUR LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

(Armoire B, tablette 1)

Coup d'œil d'un Arabe sur la littérature françoise, ou le Fermier de Bagdad faisant la barbe au barbier Figaro (par M. Nougaret). *Paris*, Guillot, 1786, in-8.



D

LE DANGER D'AIMER UN ÉTRANGER.

(Armoire A, tablette 1)

Le Danger d'aimer un étranger, ou Histoire de Milady Chester et d'un duc françois. *Londres*, Th. Hookham, et *Paris*, Duchesne 1783, 4 parties, in-12.

Ce roman, dont le titre étonne d'abord parmi les livres de l'épouse étrangère d'un roi de France. n'a rien d'honorable pour le caractère national et tourne tout entier à l'avantage de l'héroïne, qui est Anglaise. Un jeune duc français réfugié en Angleterre à la suite d'un duel où il a tué un rival est reçu

au château d'une jeune veuve estimable à tous égards. Celle-ci peu à peu se passionne pour son hôte, passion bientôt partagée. Pour se consacrer à M. de Durci, milady refuse le plus brillant parti et se brouille avec sa famille. Les persécutions dérangent sa santé, et un jour elle tombe malade dans la maison d'un sien oncle, loin de l'homme qu'elle aime. Le duc, qui ne peut réussir à la voir ni même à lui faire parvenir une lettre pendant sa maladie, gagne un des nouveaux domestiques, et par son moyen s'introduit pendant la nuit auprès du lit de Cléontine, qui avait fait coucher sa femme de chambre dans un cabinet voisin. Elle venait de prendre alors un calmant dont elle avait doublé la dose par méprise et qui l'avait jetée dans un sommeil léthargique. Il la surprend seule dans un désordre qui irrite ses désirs et il se rend coupable de la plus lâche action. Le duc retourne en France et est prêt à contracter mariage lorsque la jeune milady arrive

en proie au désespoir. Elle vient d'apprendre qu'elle est enceinte et déjà le monde la repousse. Elle retrouve son amant, le provoque en duel et se tue à ses côtés. Ce récit invraisemblable, écrit en style incorrect, est par endroits assez émouvant, et il joint à ses nombreux défauts celui d'être une mauvaise copie de Clarisse Harlowe.

LE DANGER D'UNE PREMIÈRE FAUTE.

(Armoire B, tablette 1)



Le Danger d'une première faute, histoire angloise (par M. Briel). *Londres* et *Paris*, Couturier, 1784, in-12.

Les « Heures de loisir, » « l'Histoire du

petit Pompée, » les « Voyages de lord Henri, » ouvrages qui figurent aussi dans ce catalogue, sont du même auteur, auquel on ne doit guère que ces écrits.

LES DANGERS DE LA COQUETTERIE.

(Armoire A, tablette 1)

Les Dangers de la coquetterie, roman anglois de mistress Opie, traduit par Mme Marie-Armande-Jeanne d'Humière, depuis Mme Dufour. *Paris*, 1787, 2 vol. in-12.

LE DÉPOSITAIRE.

(Armoire B, tablette 3)

Le Dépositaire fidèle et discret, nouvelles tablettes intéressantes et utiles. 1775, in-24.

La comédie de Voltaire qui porte aussi ce titre, et dont le sujet roule sur la philosophie de Ninon de Lenclos, n'aurait pas été par son sujet déplacée sur les rayons de la Bibliothèque du boudoir; toutefois les probabilités nous paraissent être pour le volume ci-dessus.



LA DESTRUCTION DE LA LIGUE.

(Armoire B, tablette 1)

La Destruction de la Ligue, ou la Réduction de Paris, pièce nationale en quatre actes (par Mercier). *Amsterdam*, 1782, in-8.

DISCOURS EN VERS ANGLOIS.

(Armoire B, tablette 1)

I iscours en vers, adressé aux offi-

ciers et aux soldats des différentes armées américaines, par David Humphreys, traduit de l'anglois (par de Chastellux). *Paris*, Prault, 1786, in-8.

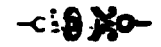


E

L'ÉCOLE DE LA MINIATURE.

(Armoire B, tablette 2)

L'Ecole de la mignature, ou l'Art d'apprendre à peindre sans maître, et les secrets pour faire les plus belles couleurs (par Ch. Ballard). Nouvelle édition. A *Paris*, chez J.-B.-G. Musier, 1782, in-12.



L'ÉCOLE DES MARIS.

(Armoire B, tablette 4)

L'Ecole des maris, traduction de l'anglois. 1776, in-12.

ÉDOUARD ET SOPHIE.

(Armoire B, tablette 3)

Edouard et Sophie. 2 vol.



LES ÉGAREMENTS D'UN PHILOSOPHE.

(Armoire B, tablette 2)

Les Égarements d'un philosophe, ou la Vie du chevalier de Saint-Albin, par de Saint-Clair. *Genève* et *Paris*, 1786, deux parties, in-12.

EMMA.

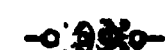
(Armoire B, tablette 3).

Emma, ou l'Enfant du malheur, tra-

duit de l'anglois (par mademoiselle Haudry). *Paris*, 1788, 2 vol. in-12.

LES ERREURS D'UNE JOLIE FEMME.

(Armoire B, tablette 2)



Les Erreurs d'une jolie femme, ou l'Aspasie françoise (par Mme Benoît). *Bruxelles* et *Paris*, veuve Duchesne, 1781, 2 vol. in-12.

-o:9⁂o-

ESSAIS SATIRIQUES SUR LES VIEILLES FILLES.

(Armoire B, tablette 3)

Essai satirique et amusant sur les vieilles filles, traduit de l'anglois (de Hayley) par M. Sibille. *Paris*, 1788, 2 vol. in-12.

ÉTAT DE L'ANGLETERRE POUR L'ANNÉE 1782.

(Armoire B, tablette 2)

Peut-être l'auteur du catalogue veut-il désigner l'ouvrage suivant : « Balance du cré-

dit de la France et de l'Angleterre, (*S. l.*), octobre 1782, in-8, » dont le titre de départ, p. 3, porte : « Réflexions sur l'état actuel du crédit public de l'Angleterre et de la France. »

EVELINA.

(Armoire B, tablette 5)

Evélina, ou l'Entrée d'une jeune personne dans le monde, ouvrage traduit de l'anglois (de mistress Frances d'Arblay, née Burney) et abrégé (par Griffet de Labaume). A *Amsterdam*, chez D. J. Changuion, et se trouve à *Paris*, chez Lejay, 1780, 3 vol. pet. in-8°.

Le succès qu'obtint cet ouvrage, début

littéraire d'une très-jeune femme, s'est maintenu jusqu'à nos jours. Il fut regardé à son époque comme le meilleur qu'eût jusqu'alors produit l'Angleterre. Evelina fut néanmoins près d'un an avant de faire en France la moindre sensation. Inutile d'ajouter que ses éditions ont été nombreuses.

EUPHÉMIE, NOUVELLE.

(Armoire B, tablette 1)

Euphémie, histoire française, 1 vol.



F

FABLES EN VERS DE DORAT.

(Armoire B, tablette 1

Fables nouvelles, allégoriques et philosophiques, de Cl. Jos. Dorat. *Paris*, 1773, 2 vol. in 8.

LES FAVEURS ET LES DISGRACES DE L'AMOUR.

(Armoire B, tablette 3)

Les Faveurs et les Disgrâces de l'amour, ou les Amans heureux, trompés et malheureux. *Paris* (Amst.), 1696, in-12, fig. Réimprimé plusieurs

fois et toujours avec figures : *La Haye*, 1726, 2 vol. in-12; *La Haye*, 1734, 3 vol. in-12 ; etc.

LA FEMME ET LES VŒUX.

(Armoire B, tablette 2)



La Femme et les vœux, par M. le marquis E. de Ferrières. *Amsterdam et Paris*, Poinçot, 1788, 2 parties in-12.

LA FEMME INFIDÈLE.

(Armoire B, tablette 3)



La Femme infidèle, par Maribert de Courtenay (Rétif de la Bretonne). *Neuf-*

chatel, 1785, 4 vol. in-12, réimprimés en 1788.

« Restif a publié, sous le nom de Maribert de Courtenay, ce roman qui contient le tableau le plus hideux des désordres de sa femme, et dans lequel elle est traitée d'une manière odieuse; ce roman a pourtant été, par une erreur bien singulière, attribué à cette femme. » QUÉRARD, VII, 545.

LA FEMME VERTUEUSE.

(Armoire B, tablette 2)



La Femme vertueuse, ou le Débauché converti par l'amour. *Amsterdam*, 1788, 2 vol. in-12. Imitation des *Liaisons dangereuses*, parues en 1782.

LE FILS NATUREL, OU MÉMOIRES DE GREVILLE.

(Armoire B, tablette 5)

Le **Fils naturel**, ou Mémoires de Gréville, traduit de l'anglais (par mademoiselle Haudry). *Amsterdam et Paris*, 1786, in-12.

FOKA, OU LES MÉTAMORPHOSES.

(Armoire A, tablette 1)

Foka, ou les Métamorphoses, conte chinois dérobé à M. de V*** (par Baret).

Paris, veuve Duchesne, 1777, 2 parties in-12.

L'A FOLLE DE PARIS.

(Armoire B, tablette 2)

La Folle de Paris, ou les Extravagances de l'amour et de la crédulité, par P.-J.-B. Nougaret. *Londres et Paris*, Bastien, 1787, 2 vol. in-12.

C'est ce livre qui a été réimprimé plus tard sous le titre de : « Stéphanie, ou les Folies à la mode, mémoires singuliers d'un jeune homme à bonnes fortunes pris pour dupe. » (*Paris*, Bertrandet, *an* X, (1802), 2 vol. in-12.)

LA FOLLE JOURNÉE, OU LE MARIAGE DE FIGARO.

(Armoire A, tablette 1)

La Folle journée, ou le Mariage de Figaro, par P. A. Caron de Beaumarchais. *Paris*, 1784, 1 vol. in-8.

Première édition. Le titre ne fut modifié que dans les suivantes.

LE FOU RAISONNABLE, COMÉDIE.

(Armoire A, tablette 2)

Le Fou raisonnable, ou l'Anglois,

comédie en un acte, par J. Patrat. *Paris*, Bastien, 1781, in-8.

On a depuis interverti ce titre et l'on dit : « L'Anglais, ou le Fou raisonnable. » Cette pièce, jouée pour la première fois sur le théâtre des Variétés amusantes, à la foire Saint-Laurent, le 9 juillet 1771, fut représentée à la Muette devant la famille royale, le 10 septembre suivant.

LE FRANÇOIS A CONSTANTINOPLE.

(Armoire A, tablette 1)

Le François à Constantinople. *Constantinople* (Paris), 1787, pet. in-12.



G

GENEVIÈVE DE CORNOUAILLES.

(Armoire B, tablette 5)

Geneviève de Cornouailles, ou le Damoisel sans nom. 2 vol. in-12.

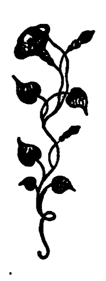
GÉORGINA.

(Armoire B, tablette 3).

Géorgina, histoire véritable, par



l'auteur de Cécilia (miss Burney), traduite de l'anglois par M. V***. *Genève et Paris*, Maradan, 1788, 4 vol. in-12.



H

L'HABITANT DE LA GUADELOUPE.

(Armoire B, tablette 1)



L'Habitant de la Guadeloupe, comédie en quatre actes, par Mercier. *Paris*, Poinçot, 1785, in-8.



LA DERNIÈRE HÉLOISE.

(Armoire B, tablette 1)

La Dernière Héloïse, ou Lettres de Junie Salisbury, par Dauphin (de Verdun). *Paris*, Royez, 1784, 1 vol. in-18.

HENRIETTE DE GERSTENFELD.

(Armoire B, tablette 5)



Henriette de Gerstenfeld. 3 vol. in-12, fig.

LES HEURES DE LOISIR.

(Armoire B, tablette 5)

Les Heures de loisir, ou Nouveaux Contes moraux (par Briel). *Paris*, Couturier, 1786, 2 vol. in-12.

L'HEUREUX JEUNE HOMME.

(Armoire B, tablette 5)

L'Heureux jeune homme (par de Maimieux). *Paris*, veuve Duchesne, 1786, 2 vol. in-12.



L'HIPPOCRITE DÉMASQUÉ,
OU FÉLIX ET COLOMBE.

(Armoire B, tablette 5)

L'Hypocrite démasqué, ou Félix et Colombe (par de Maimieux). *Londres et Paris*, Ve Duchesne, 1786, deux parties in-12.

HISTOIRE DE CHARLES PRICE.

(Armoire A, tablette 4)

Histoire de Charles Price, fameux escroc de Londres. 2 vol.

HISTOIRE DE FANNI SPINGLER.

(Armoire B, tablette 1)

Mémoires de Fanny Spingler, ou les Dangers de la calomnie, traduits de l'anglois de Mme Beccary. *Paris*, Knapen et fils, 1781, 2 vol. in-12, l'un de 276, l'autre de 202 pages.

On trouve quelquefois sur ce livre le titre · « Histoire de Fanny Spingler. »

Touchante histoire d'une jeune orpheline (toutes les héroïnes de ces romans anglais sont jeunes et orphelines) qu'une lady Tartufe quelconque poursuit de ses calomnies jusqu'à la faire mourir de douleur. On doit savoir gré à l'auteur de s'être satisfait par

cette funèbre catastrophe et d'avoir consacré le reste de son livre au développement d'un caractère, celui de lady Tartufe.

HISTOIRE D'UNE FRANCO-INDIENNE.

(Armoire B, tablette 1)



Histoire d'une Franco-Indienne, écrite par elle-même. *Paris*, Buisson, 1787, 2 vol. in-12.

HISTOIRE D'UNE JEUNE LUTHÉRIENNE.

(Armoire B, tablette 1)

Histoire d'une jeune Luthérienne, par l'auteur de l'An 2440 (Mercier). 1786, 2 vol. in-8.

HISTOIRE DE LADY BARTON.

(Armoire B, tablette 3

Histoire de Lady Barton, par mistriss Griffith. 1788, 2 vol. in-12 (trad. française).

HISTOIRE DE MISS WESTH.

(Armoire A, tablette 1)

Histoire de miss West, ou l'Heureux Dénouement, par Mme *** (Mme Brooke), auteur de l'histoire d'Emilie Montagne, trad. de l'anglois. *Rotterdam*, 1777, 2 part. in-12.

HISTOIRE DE Melle DE SIRVAL.

(Armoire A, tablette 1)

Histoire de Mlle de Sirval, ou le Triomphe du sentiment, par Tournon. *Paris*, 1788, 2 tom. in-18.

HISTOIRE DU PETIT POMPÉE.

(Armoire B, tablette 2)



Histoire du petit Pompée, ou la Vie et les aventures d'un chien de dame, imitée de l'anglois (de Coventry), par J. H. D. B*** (Briel). A *Londres*, et se trouve à *Paris*, chez Couturier, 1784, in-12, 1 vol.

Récit assez drôle des aventures d'un de ces petits quadrupèdes qui ont joué et qui jouent encore un si grand rôle dans la vie des femmes. Le petit Pompée eut du succès à son époque et nous ne nous étonnons pas de le retrouver dans le boudoir d'une reine. La préface de ce livre, d'ailleurs inoffensif, devra être mentionnée par celui qui donnera l'histoire de ces sortes d'écrits; elle se com-

pose de ce titre : PRÉFACE, suivi de deux pages blanches terminées par ces mots : *Le petit Pompée l'a déchirée.*

HISTOIRE DE RHEDY, HERMITE.

(Armoire B, tablette 5)

Histoire de Rhedy, hermite du mont Ararat, conte oriental, traduit de l'anglois. *Londres et Paris*, Mérigot, 1777, 2 vol. in-12.

Rhedy ne s'est pas fait ermite par un coup de tête, mais par une foule d'aventures qu'il raconte en style larmoyant. Quelques-unes de celles-ci étaient déjà très-usées à l'époque de Rhedy. Ainsi ce bon moine qui

a été amoureux, qui s'est marié, qui a perdu sa femme et puis son fils, ne se console qu'à la suite d'une apparition de sa femme où elle lui apprend que son fils, quoique né avec les plus heureux penchants, serait devenu le fléau de sa vieillesse et n'aurait pas résisté au *torrent* du mauvais exemple.

HISTOIRE DE SOPHIE ET D'URSULE.

(Armoire B, tablette 2

Histoire de Sophie et d'Ursule, par Le Vacher, dit de Charnois. 1789, 2 vol. in-12.

On sait que Le Vacher, qui avait épousé Mlle Préville de la Comédie-Française, périt à l'Abbaye le 2 sept. 1792.

L'HOMME COMME IL Y EN A PEU.

(Armoire B, tablette 1)

Monsieur, ou l'Homme comme il y en a peu. 3 vol.

L'HOMME DU MONDE, ROMAN MORAL.

(Armoire B, tablette 1)



L'Homme du monde, roman moral, traduit de l'anglois (de Mackensie)

par de Saint-Ange. *Amsterdam et Paris*, Pissot, 1775, 2 vol. in-12.

L'HOMME ET LA FEMME SENSIBLES.

(Armoire B, tablette 1)



L'Homme et la Femme sensibles, traduit de l'anglois (de Mackensie) par Peyron). *Londres et Paris*, Le Jay, 1775, 2 parties in-12.

-o❦o-

4

L'HOMME ERRANT FIXÉ PAR LA RAISON.

(Armoire A, tablette 1)

L'Homme errant fixé par la raison (par Mme Marie-Armande-Jeanne Gacon d'Humière, depuis Mme Dufour). *Paris*, Royez, 1787, 2 vol. in-12.

LES HOMMES VOLANTS.

(Armoire B, tablette 3)

Les Hommes volants, ou les Aventures de Pierre Wilkins, traduites de

l'anglois (par de Puisieux). *Londres et Paris*, veuve Brunet, 1763, 3 vol. in-12.

HONORINE DERVILLE.

(Armoire B, tablette 2)

Honorine Derville, ou Confessions de Mme la comtesse de B*** (par le chevalier du Plessis). *Paris*, veuve Duchesne et fils, 1789, 2 part. in-12.



I

LE JEUNE INFORTUNÉ.

(Armoire B, tablette 5)

LES IMPRUDENCES DE LA JEUNESSE.

(Armoire B, tablette 3)

Les Imprudences de la jeunesse, par l'auteur de Cécilia (miss Burney, ou plutôt par mistriss Bennet), traduit

de l'anglois par Mme Cornélie Wouters, baronne de Vasse. *Paris*, 1788, 4 vol. in-12.

LES INDIENS, ou Tippo-Saïd.

(Armoire B, tablette 1)

Les Indiens, ou Tippoo-Saïb, avec quelques particularités sur ce prince, ses ambassadeurs en France, etc. *Paris*, 1788, in-8.



J

JULIE DE GRAMMONT.

(Armoire B, tablette 2)

Julie de Grammont. 2 vol.

JUSTINE DE S[t] WAST.

(Armoire B, tablette 5)



L

LADY CLEVELAND.

(Armoire B, tablette 3

LETTRES DU CHer DE St-ALME.

(Armoire B, tablette 1)



Lettres du chevalier de Saint-Alme et de mademoiselle de Melcourt, par mademoiselle de *** (Saint-Léger, depuis Mme de Colleville). *Amsterdam*,

Changuion, et *Paris*, Delormel, 1781, in-12, de 242 pages.

Petit roman par lettres, qui fut l'essai de l'auteur. Morale facile; — l'histoire néanmoins se termine par un mariage qui est chose assez édifiante. Les divers épisodes sont du marivaudage ampoulé, et le style se ressent des situations, témoin cette jolie définition : « L'amour est un enfant toujours altéré qui trompe sa soif dans la source des appas qu'il a fait naître. »

LETTRES DE Melle DE BOISMIRON.

(Armoire B, tablette 5)

Lettres de mademoiselle de Bois-

Miran, recueillies par Mme de ***. 1777, 4 parties in-12.

LETTRES DE LA COMTESSE DE LARIVIÈRE.

(Armoire B, tablette 5)

Lettres de Mme la comtesse de la Rivière à Mme de Neupont, son amie, contenant les principaux événements de sa vie, de celle de ses enfants et de quelques-uns de ses parents, avec beaucoup de nouvelles et d'anecdotes du règne de Louis XIV, depuis l'année 1686 jusqu'à l'année 1712. 1776, 3 vol in-12.

LETTRES DE MILADY LINDSEY.

(Armoire A, tablette 1)

Lettres de milady Lindsey, ou l'Epouse pacifique, dédiées à M. le marquis de Genlis, par Mme de Bournon-Malarme *Londres et Paris*, Cailleau, 1780, 2 parties in-12.

On connaît une réimpression de cet ouvrage sous la date de 1799.



LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE.

(Armoire B, tablette 1)

Lettres du marquis de Roselle, par Mme E. D. B. (Elie de Beaumont). *Paris*, Cellot, 1764, 2 vol. in-12.

---

*LETTRES DE SOPHIE ET DU CHer DE ***.*

(Armoire A, tablette 4)

Lettres de Sophie et du chevalier de ***, pour servir de supplément aux

Lettres du marquis de Roselle (par Desfontaines de la Vallée). *Paris*, Lesclapart, 1765, 2 vol. in-8.

Desfontaines a été depuis vaudevilliste et collaborateur de Piis, de Barré et de Radet.

LETTRES DE Melle DE TOURVILLE.

(Armoire B, tablette 3)

Lettres de mademoiselle de Tourville à madame la comtesse de Lenoncourt (par mademoiselle Fontette de Sommery). *Paris*, Barrois l'aîné, 1788, in-12.

LETTRES DE VOLTAIRE A L'ABBÉ MOUSSINOT.

(Armoire B, tablette 1)

Lettres de M. de Voltaire à M. l'abbé Moussinot, son trésorier, etc., publiées par M. l'abbé D.... 1781, in-8.

LETTRES D'UNE INDIENNE A PARIS.

(Armoire B, tablette 3



*LETTRES ET ANECDOTES DE Melle DE G***.*

(Armoire B, tablette 2

LETTRES ÉCOSSOISES TRAD^tes PAR M. VINCENT.

(Armoire B, tablette 1)

Lettres écossoises, traduites de l'anglois par M. Vincent. 1777, deux parties in-12.

Miss Élisabeth Aurely, nièce du docteur Swift, est l'auteur supposé de ces lettres, qui sont en général prétentieuses et manquent d'observation. Un critique du temps trouve

que l'Écossaise oublie trop souvent son sexe et l'aimable modestie qui lui siérait si bien (Palissot, le *Journal françois*, n° 13, p. 201). Voici un exemple des vues profondes de miss Aurely : elle assure qu'en voyant l'armure de Charles-Quint, on s'aperçoit sur-le-champ qu'il devait être rusé, adroit et dissimulé.

LETTRES ÉCRITES DE LAUSANNE.

(Armoire B, tablette 1)



Caliste, ou Lettres écrites de Lausanne (par Mme Sainte-Hyacinthe de Charrière). *Genève et Paris*, Prault, 1788, 2 parties in-8.

Ce livre est le plus sérieux titre littéraire de son auteur.

LETTRES INTÉRESSANTES.

(Armoire B, tablette 2)

Il y a eu au dix-huitième siècle plusieurs ouvrages sous ce titre ; celui qui par sa date et par son sujet nous a paru se rapprocher *le* plus de ceux qui forment le fonds des livres du boudoir est celui-ci :

Lettres intéressantes du pape Clément XIV, traduites de l'italien et du latin (ou plutôt composées en français par Caraccioli, et traduites par lui-même en italien en 1777). *Paris*, Lottin jeune, 1775, 3 vol. in-12.



LES LOISIRS D'UNE JEUNE PERSONNE.

(Armoire A, tablette 1)

Nous ne connaissons que les « Loisirs d'une jeune dame ». (*Berlin*, 1776, in-12.)

LONDRES ET SES ENVIRONS.

(Armoire B, tablette 1)

Londres et ses environs, par M. D. S. D. L. (de Serre de Latour). *Paris*, Buisson, 1788, 2 vol. in-12.



LA LORGNETTE PHILOSOPHIQUE.

(Armoire A, tablette 1)

Lorgnette philosophique, trouvée par un R. P. capucin sous les arcades du Palais-Royal, et présentée au public par un célibataire (M. Grimod de la Reynière). *Londres et Paris*, 1785, 2 vol. in-12.

LUCINDE, OU LES AMANTS TRAVERSÉS.

(Armoire B, tablette 2)

M

LES MALHEURS DE LA JEUNE ÉMILIE.

(Armoire B, tablette 3)



Les Malheurs de la jeune Emilie, pour servir d'instruction aux âmes et vertueuses et sensibles, par Mme la présidente d'Ormoy. *Paris*, 1777, deux parties en un volume in-12.

LE MARI SENTIMENTAL.

(Armoire B, tablette 5)

Le Mari sentimental, ou le Mariage comme il y en a quelques-uns (par Samuel Constant de Rebecque), suivi des Lettres de mistriss Henley, publiées par son amie Mme de C***, de Z*** (de Charrière, de Zuylen). *Genève et Paris*, Buisson, 1786, in-12.



MARIA, OU LETTRES A UNE RELIGIEUSE.

(Armoire B, tablette 2)

Maria, ou Lettres d'un gentilhomme anglois à une religieuse, traduites de l'anglois (de Mme Blower). *Paris*, Le Tellier, 1787, in-12.

---

*LA MARQUISE DE BEN****

(Armoire B, tablette 2)

Les Effets de la prévention, ou la Marquise de Ben*** (par J. C. V. Bette

d'Ettienville). *Paris*, Buisson, 1788, 2 vol. in-12.

L'année suivante cet ouvrage fut reproduit sous ce titre : *Les Infortunes de la marquise de Ben***, ou la Vertu malheureuse*, par l'auteur du comte de Valmont.

MÉLISSE ET MARIA, OU LES DEUX SŒURS.

(Armoire B, tablette 3)

Nélice et Marcia, ou les Deux Sœurs; traduit de l'anglois. 2 vol. in-12.

MÉMOIRE DE LINGUET AU ROI.

(Armoire A, tablette 1)

Mémoire au roi (par Simon-Nicolas-Henri Linguet), contenant sa réclamation actuellement pendante au parlement de Paris. 1786, in-8.

MÉMOIRES D'AZÉMA.

(Armoire A, tablette 1)

Mémoires d'Azéma, contenant diverses anecdotes des règnes de Pierre le Grand, empereur de Russie, et de

l'impératrice Catherine son épouse, traduits du russe par M. C... D... (Constant Derville). A *Amsterdam*, 1764, deux parties formant un vol. in-12.

Roman d'aventures, où quelques noms vrais ne sauraient parvenir à déguiser l'invraisemblance du récit. Les dernières lignes donneront une idée du style dans lequel il est écrit : « On revient de l'église; Azéma se sent un peu fatiguée, la fièvre se déclare, elle redouble, bientôt elle tombe dans un affreux délire. Quel changement! cette joie pure et décente se change dans la plus terrible tristesse! Le désespoir se peint dans tous les yeux. Les médecins annoncent l'inutilité de leur art. Un instant semble rappeler l'espérance; mais cet instant est le précurseur de celui de la mort. Azéma ouvre les yeux : « Cher époux?... dit-elle, ah ! ma « fille!... Ma chère fille!... d'Idreville!...

« Dullington !... Mon ami !... Hélas !... Sté-
« phanine !... Ah ! mon Dieu ! » Un soupir lui échappa et fut le dernier. Quel spectacle ! Une fille, un époux, des amis !... Cœurs sensibles, c'est à vous à vous le représenter. »

MÉMOIRES DE Melle BAUDÉON.

(Armoire A, tablette 1)

Mémoires de mademoiselle de Baudéon (par de Luchet). 1784, in-12.

MÉMOIRES DE GEORGES WOLAPP.

(Armoire B, tablette 2

Mémoires de sir Georges Wolap, ses

voyages, etc., par L. C. D. (le chevalier du Plessis). *Londres et Paris*, veuve Duchesne, 1788, 6 vol. in-12.

MÉMOIRES DE MARIA.

(Armoire A, tablette 1)

MÉMOIRES DU SULTAN FAITHFUL.

(Armoire B, tablette 1)

MÉMOIRES D'UNE RELIGIEUSE.

(Armoire B, tablette 2)

Mémoires d'une religieuse, écrits par

elle-même, recueillis par M. de L***, (de Longchamps). A *Amsterdam*, et se trouvent à *Paris*, chez Lesclapart le, jeune, etc., 1766, 2 parties in-12.

MÉMOIRES TURCS.

(Armoire B, tablette 2)

Mémoires turcs, avec l'histoire galante de leur séjour en France, par un auteur turc de toutes les académies mahométanes, licencié en droit turc et maître ès-arts de l'université de Constantinople (Godard Daucourt). A *Amsterdam*, par la Société, 1750, 3 vol. in-12

MÉMOIRES DE MILADY VANNONTI.

(Armoire B, tablette 5)

Mémoires de miladi Varmonti, comtesse de Barneshan, traduits ou imités de l'anglois par M. le comte de M... (de Montagnac), major du régiment de M... A *Londres*, 1778, deux parties en un volume in-12.

MÉMOIRES DE Mme DE WARENS.

(Armoire B, tablette 1)

Mémoires de Mme de Warens, suivis de ceux de Claude Anet, publiés par

un C. D. M. D. P. (le général Doppet), pour servir d'apologie aux Confessions de J.-J. Rousseau. A *Chambéry*, 1786, 1 vol. in-8.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

(Armoire B, tablette 2)

Mémoires d'une jeune fille, écrits par elle même. *Bruxelles*, 1789, 2 voi. in-12, fig.

MES NOUVEAUX TORTS.

(Armoire B, tablette 1)

Mes nouveaux torts, ou Nouveau

Mélange de poésies, pour servir de suite aux « Fantaisies », par Cl. Jos. Dorat. *Amsterdam et Paris*. 1776, pet. in-8 et gr. in 8.

MES SOUVENIRS.

(Armoire A, tablette 1)



Mes souvenirs, et autres opuscules poétiques (par M. Le Gay). *Pays de Vaud, Caen et Paris*, Belin, 1786, in-8. — Nouv. édit., 1788, 2 vol. in-18 avec le nom de l'auteur.

MYLORD DAMBY, HISTOIRE ANGLOISE.

(Armoire B, tablette 1)

Milord d'Amby, histoire angloise par Mme Beccary. *Paris*, Bastien, 1781, 2 parties in-12.

MYLORD LOWE ROSE.

(Armoire B, tablette 1)

Ne serait-ce pas, avec une désignation différente, l'ouvrage qui figure plus loin sous le titre : « Tout est possible à l'amitié »?

MISOGUG, OU LES FEMMES COMME ELLES SONT.

(Armoire B, tablette 1)

Misogug, ou les Femmes comme elles sont, histoire orientale, traduite du chaldéen (par de Cubières). *Paris*, Poinçot, 1788, 2 parties in-12.

MONTESQUIEU A MARSEILLE, COMÉDIE.

(Armoire B, tablette 1)

Montesquieu à Marseille, pièce en trois actes par L.-S. Mercier. *Lausanne*, 1784, in-8, et *Paris*, Poinçot, 1785, in 8.

LE MORALISTE MESMERIEN.

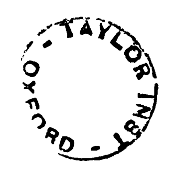
(Armoire B, tablette 5)

Le Moraliste mesmérien, ou Lettres philosophiques sur l'influence du magnétisme (par M. Salaville). *Londres*, *Paris*, Belin, 1784, in-8.

LA MORT D'ABEL, ALLEMAND ET FRANÇOIS.

(Armoire A, tablette 1)

La Mort d'Abel, poëme en cinq chants, de Gessner.



N

LE NOUVEAU GIL BLAS.

(Armoire B, tablette 2)

Le Nouveau Gil-Blas, ou Mémoires trad. de l'all. de M. Hertzberg, par C. H. Nirel. 1779, 2 vol. in-12.

NOUVEAU TABLEAU DE SPA.

(Armoire B, tablette 1)

LE NOUVEL ABEILARD.

(Armoire A, tablette 4)



Le Nouvel Abeilard, ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus (par Rétif de la Bretonne). *La Haye et Paris*, veuve Duchesne, 1778, 4 vol. in-12.

Il y a encore sous ce titre :

Le Nouvel Abailard, ou Lettres d'un singe au docteur Abadolfs (par Thorel de Champigneulles). *Paris*, 1763, in-8.



LES NUITS DE PARIS.

(Armoire B, tablette 5)

Les Nuits de Paris, ou le Spectateur nocturne (par Rétif de la Bretonne). *Londres*, 1788, 4 vol. in-12.

LES NUMÉROS.

(Armoire A, tablette 1)

Les Numéros (par Peysonnel, d'après Barbier). *Amsterdam et Paris*, rue et hôtel Serpente, 1782, 2 tom. en 1 vol. in-8.

La seconde édit., augmentée d'une 3e partie, parut à Amsterdam en 1783, in-8, et la

3e édit., avec la 4e partie, l'année suivante, même lieu, formats in-8 et in-16.

Charmant recueil des observations d'un esprit fin et caustique. Elles se distinguent chacune par un numéro imprimé en gros caractère, et semblent avoir inspiré et la forme et le fond des *Guêpes* d'Alphonse Karr. Nous en citons une prise au hasard parmi les plus courtes : « 34. Une dame importante se rend éperdument amoureuse d'un homme d'un état inférieur au sien ; elle renonce à son nom, à son titre, à ses prérogatives, pour épouser, en tout bien et tout honneur, cet homme dont elle vouloit faire la fortune. Toutes les femmes présentées la désavouent, la proscrivent, l'....., et rompent entièrement avec elle, comme si cet acte d'honnêteté et de générosité l'avoit déshonorée, rendue méprisable et lui avoit imprimé une note d'infamie. Si cette dame, au lieu d'épouser ce même homme, avoit vécu en concubinage affecté avec lui, pas une de ses égales n'aurait

cessé de la voir... ! » Le n° 43 eût plus particulièrement intéressé nos lecteurs ; mais sa longueur ne nous a pas permis de l'insérer : il traite des transformations successives des idées qui sont le fonds commun de la plupart des livres.



O

ŒUVRES CHOISIES DE DOM QUEVEDO.

(Armoire B, tablette 2)

ŒUVRES DU CHEVALIER DE BOUFLERS.

(Armoire B, tablette 1)



Œuvres du chevalier de Boufflers. *Londres et Paris*, 1786, in-12.

-o:❀:o-

ŒUVRES DE M. DE TRESSAN.

(Armoire B, tablette 1)

Œuvres choisies de M. de Tressan (édit. dirigée par Garnier). *Paris*, Cu-chet, 1787 et années suiv., 12 vol. in-8.

On pourrait encore retrouver sous ce titre l'ouvrage suivant ; mais nous croyons plutôt à celui qui vient d'être cité :

Œuvres diverses de M. de Tressan. *Paris*, Cellot, 1776, in 8.

L'ORPHELINE ANGLOISE.

(Armoire B, tablette 5)

L'Orpheline angloise, ou Histoire de

Charlotte Summers, imitée de l'angl. de M. N*** (miss Sarah Fielding) par de la Place. *Londres*, 1781, 4 vol. in-18.

L'ORPHELIN NORMAND.

(Armoire B, tablette 2)

L'Orphelin normand, ou les Petites Causes et les grands effets (par Charpentier). *Paris*. Des Ventes de la Doué, 1768. 4 vol in-12.

L'un des premiers chapitres offre un tableau assez piquant des passions champêtres. Un Parisien est devenu amoureux d'une bergère : « Il faisait chaud. Il la trouva endormie à l'ombre d'un buisson. Soit qu'en dormant elle eût dérangé son mouchoir, soit que dans cette solitude elle eût cru pouvoir

en liberté se découvrir, son sein était nu. L'Estoin (c'est le nom du Parisien) tombe sur ses genoux et contemple avec transport des beautés qu'une mousseline jalouse lui avait toujours voilées. Quelle blancheur! quels contours! On dirait qu'ils n'osent s'approcher. Silvarette (la bergère) est penchée, et, comme deux boules d'albâtre aplaties à leur base, ils sont fixes et inébranlables dans ce sens seulement. Car quel mouvement régulier dans le sens contraire! Que l'intervalle qui les sépare à de charmes! C'est un des asiles de la volupté. C'est un vallon délicieux qu'on ne peut cesser de regarder que pour admirer les collines ravissantes qui l'entourent. Les yeux errants de l'Estoin passaient d'une beauté à l'autre... »
Arrêtons ici l'analyse.



P

LES PARISIENNES.

(Armoire A, tablette 1 bis)

Les Parisiennes, ou Quarante Caractères généraux pris dans les mœurs actuelles (par Rétif de la Bretonne). *Neufchâtel*, 1787, 4 vol. in-12.

LA PAYSANNE PERVERTIE ET LES FIGURES.

(Armoire A, tablette 4).

La Paysanne pervertie, par l'auteur

du Paysan perverti (Rétif de la Bretonne). *Paris*, veuve Duchesne, 1784, 4 vol. in-12.

Il y a une autre *Paysanne pervertie* de Nougaret, mais ce n'est pas la plus connue, surtout pour les figures.

LES PETITES MAISONS DU PARNASSE.

(Armoire B, tablette 1)

Les Petites Maisons du Parnasse, ouvrage comico littéraire d'un genre nouveau, en vers et en prose, par le cousin Jacques (Beffroy de Reigny). *Bouillon*, 1783 et 1784, in-8.

LE PHILOSOPHE PARVENU.

(Armoire B, tablette 4)

Le Philosophe parvenu, ou Aventures d'Eugène Sans-Pair, par l'auteur de l'Aventurier françois (Le Suire). *Paris*, Quillau, 1787, 6 vol. in-12.

LE PRÉJUGÉ VAINCU.

(Armoire A, tablette 1)

Le Préjugé vaincu, ou Lettres de M[me] la comtesse de *** à M[me] de ***, réfugiée en Angleterre, par M[me] Gacon Dufour. *Paris*, Royez, 1787, 2 vol. in-12.

R

LES RENDEZ-VOUS DU PARC.

(Armoire A, tablette 1)

Les Rendez-vous du parc de Saint-Cloud, 1 vol.

Les Promenades, ou les Rendez-vous du parc de Versailles, 1 vol.

LA RÉVOLUTION DE PORTUGAL, TRAGÉDIE.

(Armoire B, tablette 1)

La Révolution de Portugal, tragédie

(par le baron de Marguerittes). *Amsterdam*, 1775, in-8.

RICHARD BODLEY.

(Armoire B, tablette 4)

Richard Bodley, ou la Prévoyance malheureuse, par Mme Bournon-Mallarme. *Londres*, 1785, 2 vol. in-12.

ROLLAND ET SÉRAPHIM.

(Armoire B, tablette 2)

Roland et Séraphine, histoire turque. 1 vol.

ROMANS ANGLOIS.

(Armoire B, tablette 4

Romans traduits de l'anglois (de Littleton et Mme Behn, par Mme d'Arconville). *Amsterdam*, 1761, in 12.

ROMANS ANGLOIS, VOL. 3, 4, 5, CONTENANT CÉCILIA.

(Armoire B, tablette 4)

Cécilia, ou Mémoires d'une héritière, traduit de l'anglois de miss Burney (par M. Henri Rieu). *Genève*, 1783, 5 vol. in-12.

S

LES SAMIENS ET AUTRES CONTES.

(Armoire B, tablette 5)

Les Samiens, conte traduit de l'anglois; le Phénix, apologue arabe; Calliste et Philetor, fragment d'une nouvelle grecque, traduits l'un et l'autre de l'italien (par Mme d'Arconville). *Paris*, Knapen et fils, 1781, in-12.

SARA BURGERHART.

(Armoire A, tablette 1)

LE SILPHE.

(Armoire B, tablette 4)

Le Sylphe, traduit de l'anglois. *Genève*, 1784, in-12.

Il y a aussi sous ce titre une comédie en un acte en prose de Saint-Foix.

SIX SEMAINES DE LA VIE DU CHEVALIER DE FAUBLAS.

(Armoire A, tablette 1)

Six semaines de la vie du chevalier de Faublas, pour servir de suite à sa première année (par J.-B. Louvet de Couvray). 1788, 8 vol. in-12.

Ce M. de Faublas est assez connu de réputation; — passons.

SOPHIE, ROMAN.

(Armoire A, tablette 4)

Ce roman nous paraît être :

Sophie, ou le Triomphe des grâces sur la beauté, imité de l'anglois (de mistriss Charlotte Lennox, par de la Flotte). *Paris*, 1770, 2 vol. in-12.

SOPHIE DE FRANCOURT.

(Armoire B, tablette 2)

Histoire de Sophie de Francourt, par M. ***. A *Paris*, chez Merlin, 1768, 2 vol. in-12.

La préface de ce roman est grosse de pre-

messes. Nous verrons comment l'auteur a su les tenir. Il explique les causes de discrédit qui ont frappé le roman dans l'esprit public. Après avoir divisé les ouvrages en livres de chevalerie, romans historiques, romans mo raux et romans voluptueux, et dit de ceux-ci : « La fraîcheur des images, la vivacité du coloris et l'attrait invincible qui porte l'homme au plaisir leur a procuré des lecteurs », il ajoute : « Quelques esprits moins réglés, voyant le succès de ces ouvrages, ont cru pouvoir prétendre à des succès plus grands encore, si, dans des productions plus libres, ils présentaient à découvert les tableaux que des mains délicates avaient couverts jusqu'alors d'une gaze épaisse, et le nombre d'acheteurs que le goût de débauche a procuré à leurs livres les a, d'après leur façon de penser, amplement dédommagés des mépris qu'ils inspiraient aux honnêtes gens. » Sur ce, l'auteur s'emporte contre les hommes passionnés qui confondent les mau-

vais ouvrages de ce dernier genre avec ceux qui « font connaître les fruits aimables de la vertu ». Se classant parmi ces hommes moraux dont les écrits « respirent la saine morale », il commence un roman qui, assure-t-il, « ne peut porter qu'à l'amour de la vertu ». Ainsi l'entrevue de Madame de Carlix et du marquis Dorville et plusieurs autres épisodes de même intérêt : « La marquise l'attendait couchée sur sa chaise longue; son attitude était si artistement ménagée que le moindre mouvement devait nécessairement découvrir quelque beauté qui mettrait à même, par le soin qu'on prendrait pour réparer ce désordre, d'en faire entrevoir d'autres plus touchantes encore.... Un mouvement qu'elle fit laissa paraître un petit pied fait au tour, et l'action de son bras pour le recouvrir fit apercevoir au marquis une gorge charmante.... Elle se remuait plus que jamais sur sa chaise.... Une de ses jambes se montrait à moitié..., etc , etc. » Si les ro-

manciers moraux de 1768 écrivaient de la sorte, comment s'exprimaient donc ceux que l'auteur de *Sophie* tance si vertement comme auteurs de « récits voluptueux »?

Le succès de *Sophie de Francourt* est constaté par une comédie en quatre actes et en prose du marquis de la Salle qui porte le même titre (*Paris*, Brunet, 1783), in-8

LES SOUPERS DE VAUCLUZE.

(Armoire B, tablette 3)

Les Soupers de Vaucluse (par Regnaud de la Grelaye). *Paris*, Buisson, 1789, 3 vol. in-12.

LE SOUTERRAIN, ou *MATHILDE.*

(Armoire B, tablette 2)

Le Souterrain, ou Mathilde, par miss Sophie Lée, traduit de l'anglois sur la 2e édition (par de la Mare). *Paris*, Th. Barrois, 1787, 3 vol. in-12.

LES SUITES D'UN MOMENT D'ERREUR.

(Armoire B, tablette 5)

Les Suites d'un moment d'erreur, ou Lettres de Mlle de Keresmont, publiées par Mme de *** (de Boisgiroux). *Amsterdam*, Changuion, et *Paris*, Le Jay, 1775, 2 parties in-12.

T

TABLEAUX DE LA BONNE COMPAGNIE.

(Armoire A, tablette 1)

Tableaux de la bonne compagnie, par Restif de la Bretonne. *Paris*, 2 vol. in-12, fig.

LE TARTARE A PARIS.

(Armoire B, tablette 1)

Le Tartare à Paris, dialogue entre un Français et un Tartare, par M. l'abbé A *** (André). *Paris*, Maradan, 1788, in-8.

THAMAS KOULI KAN, TRAGÉDIE.

(Armoire B, tablette 1)

Nadir, ou Thamas Koulikan, tragédie en cinq actes, par M. D. B. (du Buisson). *Paris*, Jombert, 1780, in-8 de 84 pages.

THÉATRE DE CAMPAGNE.

(Armoire B, tablette 1)

Théâtre de campagne (par Carmontelle). *Paris*, 1775, 4 vol. in-8.

THÉATRE DE FAMILLE.

Armoire B, tablette 1)

Théâtre de famille, ou Recueil de

comédies, pièces, farces, parodies, opéras-comiques et divertissements, de M. le chevalier du Coudray. *Paris*, Durand, 1777, 2 parties in-8.

Recueil factice publié par l'auteur.

THÉATRE DE SOCIÉTÉ.

(Armoire A, tablette 4)

Ce titre a été donné à trois ouvrages vers l'époque qui nous occupe. Le premier nous semble avoir été plutôt du goût de la reine :

Théâtre de société, ou Recueil de différentes pièces, tant en vers qu'en prose, qui peuvent se jouer sur un théâtre de société (par Collé). A *La*

Haye, et se trouve à *Paris*, chez Gueffier, 1768, 2 vol. in-8

Théâtre de société de M. D***, tome 1er, s. l. et s. n., 1776, in-8 de 302 p. Volume très-rare, et qui probablement n'a jamais été achevé.

Théâtre de société (par Mme de Genlis). *Paris*. Lambert et Beaudouin, 1781, 2 vol. in-8 et in-12.

THÉORIE DES JARDINS.

(Armoire B, tablette 1)

Théorie des jardins, ou l'Art des jardins et de la nature (par Morel). *Paris*, Pissot, 1776, in-8.

TOUT EST POSSIBLE A L'AMITIÉ.

(Armoire B, tablette 5)

Tout est possible à l'amitié, ou Histoire de milord Love-Rose et de Sophie Mostain, par Mme Bournon-Mallarme. *Paris*, veuve Duchesne, 1786, 2 vol. in-12

LES TRAVAUX DE M. L'ABBÉ MOUCHE.

(Armoire B, tablette 5)

Les Travaux de M. l'abbé Mouche (G. F. Lantier). *Londres* (*Paris*), 1784, in-12.

LES TRAVERS D'UN HOMME DE QUALITÉ.

(Armoire B, tablette 3)

Les Travers d'un homme de qualité, ou les Mille et une Extravagances du comte de D***, mémoires rédigés et publiés par M. N*** (Nougaret). *Bruxelles et Paris*, Defer de Maisonneuve, 1788, 2 vol in-12.

LE TRIOMPHE DE LA NATURE.

(Armoire B, tablette 5)



Le Triomphe de la nature. *Amsterdam*, 1783, in-12.

V

VATHEK, CONTE ARABE.

(Armoire B, tablette 1)

Vathek, conte arabe (par L. S. Mercier). A *Paris*, chez Poinçot, 1787, in-8.

Quelques recherches ont fait de cet ouvrage un des plus instructifs de ceux qui figurent sur les rayons de la Bibliothèque du boudoir. L'auteur a expliqué par des notes les passages obscurs de son prétendu conte oriental. On y voit un prince qui, « pour parvenir à une pompe vaine et défendue, s'est noirci de mille crimes, » livré « aux remords et à une douleur sans fin et sans bornes ». Cette morale n'est que médiocrement justifiée par les crimes de Vathek. Les noms des

héros sont au moins bizarres, et les aventures ne paraissent pas enfantées par un cerveau des plus sains. Les délices du sérail sont peintes aux lecteurs en des termes assez affriolants, témoin ce court passage sur les occupations de l'eunuque Bababalouk : « Comme il était de trop bonne humeur pour dormir, et qu'il n'aimait pas à être désœuvré, il voulut aller tout de suite au harem pour soigner ses dames, voir si elles s'étaient frottées à propos de baume de la Mecque, si leurs sourcils et toutes les autres *choses* étaient en ordre chez elles; en un mot pour leur rendre tous les menus services dont elles avaient besoin. »

LES VEILLÉES DU MARAIS.

(Armoire A, tablette 1 bis)

Les Veillées du Marais, ou Histoire

du grand prince Oribeau et de la vertueuse princesse Oribelle, tirée des anciennes annales irlandaises et récemment translatée en français par Nichols Donnerail (Rétif de la Bretonne), imprimée à *Waterford*. *Paris*, veuve Duchesne, 1786, 4 vol. in-12.

L'un des romans de Rétif les plus bizarres et les plus dénués d'intérêt.

LE VICE ET LA FOIBLESSE.

(Armoire B, tablette 2)

Le Vice et la Foiblesse, ou Mémoires de deux provinciales, rédigés par l'auteur de la Quinzaine angloise (le chevalier de Rutlidge). *Lausanne et Paris*, Regnault, 1785, 2 vol. in-12.

LA VIE DU B^{on} DE TRENCK.

(Armoire B, tablette 3)

Il y a eu deux éditions de ce livre la même année :

La Vie de Fréd. baron de Trenck, trad. de l'allemand (par J.-N.-E. baron de Bock). *Paris*, 1788, 2 vol. in-12.

La Vie de Fréd. baron de Trenck, trad. de l'allemand, dans laquelle sont rétablis tous les passages suppprimés dans l'édit. de Metz (par P. Le Tourneur). 1788, 3 vol. in-12.



VIE ET AVENTURES DU PAUVRE DIABLE.

(Armoire B, tablette 2)

Vie et amours du pauvre Diable (par Haudart). *Paris*, 1784, 2 vol. in-12.

VIE DE M. POIVRE.

(Armoire B, tablette 1)

LE VIEUX GARÇON, COMÉDIE.

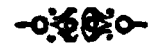
(Armoire B, tablette 1)

Le Vieux Garçon, comédie en cinq

actes et en vers, par l'auteur de Thamas Koulikan (du Buisson). *Paris*, 1783, in-8.

LA VISITTE D'ÉTÉ.

(Armoire B, tablette 5)



La Visite d'été, ou Portraits modernes, par l'auteur de Georges Bateman et Maria (Mme Blower), traduit de l'anglois par M. de la Montagne. *Paris*, Knapen, 1788, 3 vol. in-12.

-o❦o-

UNE ANNÉE DE LA VIE DU CH^er^ DE FAUBLAS.

(Armoire A, tablette 1)

Une année de la vie du chevalier de Faublas (par J.-B. Louvet de Couvray), en cinq parties. *Londres* (Maestricht), 1787, in-12.

UNE SEULE FAUTE.

(Armoire B, tablette 2)

Une seule faute, ou Mémoires d'une demoiselle de qualité (par le marquis de Luchet). *Paris,* 1788, 2 vol. in-12.

Ouvrage qui ne fut achevé qu'en 1790.

LES VOIAGES DE LORD HENRI.

(Armoire B, tablette 5)

Les Voyages de lord Henri, histoire angloise, par J. H. D. B*** (Briel), auteur du Nouveau petit Pompée et du Danger d'une première faute. *Londres et Paris*, 1785, in-12.

LA VOIX DE LA NATURE.

(Armoire B, tablette 2)

La Voix de la nature, ou les Aventures de Mme la marquise de ***, par Mme de R. R. (Robert), auteur de la Paysanne philosophe. *Amsterdam*,

1763, 1774, aux dépens de la Compagnie, cinq parties in-12.

L'USAGE DES ROMANS.

(Armoire A, tablette 4)

De l'usage des romans, où l'on fait voir leur utilité et leurs différents caractères, avec une bibliothèque des romans, etc., par M. le C. Gordon de Percel (l'abbé Lenglet du Fresnoy). *Amsterdam*, chez la veuve de Poilras (*Paris*), 1734, 2 vol. in-12.



Z

ZÉLIS DANS LE DÉSERT.

(Armoire B, tablette 1)

Zélie dans le désert, par Mme D.... (Daubenton). *Londres*, et se trouve à *Paris*, Belin, etc., 1787, 2 vol. in-8.

Comme beaucoup d'ouvrages du temps, ce roman, quoique son titre n'en dise rien, est en forme de mémoire; il est moins mal écrit que beaucoup de ceux qui l'avoisinent dans le catalogue de la reine; aussi quelques vieux cabinets de lecture tiennent encore sur leurs rayons les réimpressions faites au commencement de ce siècle.

ZOÉ, DRAMME EN 3 ACTES.

(Armoire B, tablette 1)

Zoé, drame en trois actes, par Louis-Sébastien Mercier. *Neufchatel*, 1782, in-8. — *Paris*, Poinçot, 1785, in-8.

ZORAIDE.

(Armoire A, tablette 4)

Zoraïde, conte. 1 vol.



ERRATUM.

P. 94, ligne avant-dernière, au lieu de Nélice, *lisez* MÉLICE.

4951 — Paris, imp. Jouaust père et fils.

Paris, imp. de Jouaust père et fils, rue S.-Honoré, 338.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

